



SAINT JOSEPH ET LE PAPE FRANÇOIS

LA lettre apostolique *PATRIS CORDE*, datée du 8 décembre 2020, du Saint-Père François, célèbre le cent cinquantième anniversaire du décret de Pie IX proclamant saint Joseph patron de l'Église catholique. Elle commence ainsi :

« Avec un cœur de père : C'est ainsi que Joseph a aimé Jésus, qui est appelé dans les quatre Évangiles "le fils de Joseph". »

Ah, non ! Pas dans l'Évangile selon saint Marc.

En saint Luc, après avoir fait lecture du livre d'Isaïe à la synagogue de Nazareth, Jésus déclare : « *"Aujourd'hui, s'accomplit à vos oreilles cette Écriture", tous lui rendaient témoignage et étaient en admiration devant les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche.* » Et ils s'étonnaient, remplis d'admiration : « *N'est-ce point là le fils de Joseph ?* » (Lc 4, 21-22)

Saint Luc ne relève pas l'expression « *fils de Joseph* », parce qu'il a raconté la naissance virginale de Jésus au début de son Évangile.

Saint Jean a annoncé dans son Prologue que le Verbe Incarné a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous « *ceux qui croient en son Nom* », c'est-à-dire à son être intime, à son origine, à sa mission, « *à Lui qui ne fut engendré ni des sangs, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* » (Jn 1, 12-13). C'est clair. Et c'est pourquoi à Capharnaüm, après la multiplication des pains, il rapporte ce qui se disait : « *les juifs murmuraient à son sujet parce qu'il avait dit : "Moi, je suis le pain descendu du ciel." Et ils disaient : "N'est-ce point là Jésus, le fils de Joseph dont nous connaissons le père et la mère ? Comment dit-il maintenant : Je suis descendu du ciel ?"* » (Jn 6, 41-42).

Matthieu aussi a commencé son Évangile par le récit de la naissance virginale. Il conserve donc l'expression populaire, sans équivoque pour son lecteur : « *Et venu dans sa patrie, il les enseignait dans leur synagogue, de sorte qu'ils en étaient frappés d'étonnement et disaient : "D'où viennent à celui-là cette sagesse et les miracles ? N'est-ce point là le fils du charpentier ?"* » (Mt 13, 54-55)

Tandis que Marc, qui n'a pas fait mention des merveilles qui ont entouré l'avènement du Christ, corrige afin de rappeler la vérité maintenant connue

de tout le monde : « *N'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie ?* » (Mc 6, 3)

Le Pape continue sur saint Joseph : « *Les deux évangélistes qui ont mis en relief sa figure, Matthieu et Luc, racontent peu, mais bien suffisamment pour le faire comprendre, quel genre de père il a été et quelle mission lui a confiée la Providence. Nous savons qu'il était un humble charpentier (cf. Mt 13, 55), promis en mariage à Marie (cf. Mt 1, 18 ; Lc 1, 27) ; un "homme juste" (Mt 1, 19), toujours prêt à accomplir la volonté de Dieu manifestée dans sa Loi et à travers quatre songes.* »

Le premier fait suite à la résolution que Joseph avait prise de répudier Marie en secret pour obéir à la Loi, et dont il fut dissuadé par l'ange du Seigneur (Mt 1, 20).

« *Après un long et fatigant voyage de Nazareth à Bethléem, il vit naître le Messie dans une étable, parce que ailleurs "il n'y avait pas de place pour eux" (Lc 2, 7).* »

Il le vit naître de qui ? On dirait que le Pape évite d'écrire le nom de sa Mère. Je soulignais, il y a deux ans, que, selon le pape François, « *Marie n'a jamais le rôle principal* » (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 194, p. 2).

Il est vrai que, selon saint Matthieu, ce n'est pas Marie, mais Joseph, son époux, le descendant de David, qui tient « *le rôle principal* » ; il reçoit les messagers célestes « *à travers quatre songes*, écrit le Pape. *Il eut le courage* – on attendrait « *le privilège* » – *d'assumer la paternité légale de Jésus à qui il donna le nom révélé par l'ange :*

« *"Tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés."* (Mt 1, 21) »

Mais auparavant, l'ange dit : « *Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse.* » Joseph joue donc « *le rôle principal* », non pas « *après Marie* », mais avec Elle, car ils ne font qu'un, comme deux époux, pour faire de Jésus, Fils de Dieu, un « *fils de David* ».

« *Quarante jours après la naissance, Joseph, avec la mère [sic !], offrit l'Enfant au Seigneur dans le Temple et entendit, surpris, la prophétie de Syméon concernant Jésus et Marie (cf. Lc 2, 22-35).* »

« *Syméon les bénit et dit à Marie, sa mère : "Vois ! cet enfant est là pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en*

butte à la contradiction. Et toi-même, une épée te transpercera l'âme ! afin que de bien des cœurs soient révélées les pensées intimes." »

Or, voici la pensée intime du pape François qui est "écologique" :

« Pour défendre Jésus d'Hérode, il séjourna en Égypte comme un étranger (cf. Mt 2,13-18). Revenu dans sa patrie, il vécut en cachette dans le petit village inconnu de Nazareth en Galilée – d'où il était dit "qu'il ne surgit aucun prophète" et "qu'il ne peut jamais en sortir rien de bon" (cf. Jn 7, 52 ; 1, 46) –, loin de Bethléem, sa ville natale, et de Jérusalem où se dressait le Temple. »

« Étranger » en Égypte, soit, mais « en cachette » ? Le Pape joue ici sur l'expression consacrée de « vie cachée » de Jésus à Nazareth opposée à la « vie publique » qui le fera connaître par ses miracles et ses enseignements. À Nazareth, c'est un "clandestin", selon le pape François, qui récapitule l'enseignement de ses prédécesseurs en retrouvant leur langage :

« Après Marie, Mère de Dieu, aucun saint n'a occupé autant de place dans le Magistère pontifical que Joseph, son époux. Mes prédécesseurs ont approfondi le message contenu dans les quelques données transmises par les Évangiles pour mettre davantage en évidence son rôle central dans l'histoire du salut : le bienheureux Pie IX l'a déclaré "Patron de l'Église catholique", le vénérable Pie XII l'a présenté comme "Patron des travailleurs", et saint Jean-Paul II comme "Gardien du Rédempteur". Le peuple l'invoque comme "Patron de la bonne mort". »

Mais le propos du pape François n'est pas d'ajouter un nouveau fleuron à ce palmarès : « Par conséquent, à l'occasion des cent cinquante ans de sa déclaration comme Patron de l'Église catholique faite par le bienheureux Pie IX, le 8 décembre 1870, je voudrais, comme dit Jésus, que "la bouche exprime ce qui déborde du cœur" (cf. Mt 12,34), pour partager avec vous quelques réflexions personnelles sur cette figure extraordinaire, si proche de la condition humaine de chacun d'entre nous. »

La parole de Jésus, citée à la référence indiquée, s'adresse à des esprits rebelles : « *Engeance de vipères, comment pouvez-vous dire de bonnes choses, mauvais que vous êtes ? Car c'est du trop-plein du cœur que la bouche parle.* » (Mt 12,34) Cette parole vient après l'avertissement de Jésus : « *Tout péché ou blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas remis. Et celui qui dit une parole contre le Fils de l'homme, il lui sera fait rémission ; mais celui qui en dit une contre l'Esprit-Saint, il ne lui sera fait rémission ni dans ce monde-ci, ni dans le monde à venir.* » (Mt 12,31-32) Par cette référence, le Pape se juge lui-même !

Dans son entretien avec le Père Fuentes (26 décembre 1957), sœur Lucie applique cette parole de Notre-Seigneur à nos temps qu'elle affirme être les derniers pour trois raisons :

La première parce que la Sainte Vierge a dit à Lucie « *que le démon est en train de livrer une bataille décisive avec la Vierge, et une bataille décisive est une bataille finale où l'on saura de quel côté est la victoire, de quel côté la défaite. Aussi, dès à présent, ou nous sommes à Dieu ou nous sommes au démon ; il n'y a pas de moyen terme.* »

La deuxième raison parce que la Sainte Vierge a dit à Lucie, François et Jacinthe « *que Dieu donnait les deux derniers remèdes au monde : le saint Rosaire et la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, et ceux-ci étant les derniers remèdes, cela signifie qu'il n'y en a pas d'autres.*

« Et, troisième raison, parce que toujours dans les plans de la divine Providence, lorsque Dieu va châtier le monde, il épuise auparavant tous les autres recours. Or, quand Il a vu que le monde n'a fait cas d'aucun, alors, comme nous dirions dans notre façon imparfaite de parler, Il nous offre avec une certaine crainte le dernier moyen de salut, sa Très Sainte Mère. Car si nous méprisons et repoussons cet ultime moyen, nous n'aurons plus le pardon du Ciel, parce que nous aurons commis un péché que l'Évangile appelle le péché contre l'Esprit-Saint, qui consiste à repousser ouvertement, en toute connaissance et volonté, le salut qu'on nous offre. »

Sachant que cette « Très Sainte Mère » de Dieu est la colombe du Saint-Esprit, la mépriser est très certainement le péché contre la troisième Personne de la Sainte Trinité dont l'ange Gabriel a dit à Marie, au jour de l'Annonciation, « *Dominus tecum* », le Seigneur est avec vous.

Quel est donc le dessein du Saint-Père ? il écrit qu'il « *a mûri au cours de ces mois de pandémie durant lesquels nous pouvons expérimenter, en pleine crise qui nous frappe, que nos vies sont tissées et soutenues par des personnes ordinaires, souvent oubliées, qui ne font pas la une des journaux et des revues ni n'apparaissent dans les grands défilés du dernier show mais qui, sans aucun doute, sont en train d'écrire aujourd'hui les événements décisifs de notre histoire : médecins, infirmiers et infirmières, employés de supermarchés, agents d'entretien, fournisseurs de soin à domicile, transporteurs, forces de l'ordre, volontaires, prêtres, religieuses et tant d'autres qui ont compris que personne ne se sauve tout seul.* » Les prêtres et les religieuses arrivent en dernier, après les employés de supermarchés.

Ils ont pourtant si bien « *compris que personne ne se sauve tout seul* », qu'ils se sont mis au service de notre unique Sauveur. Lui-même nous l'a dit : « *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.* »

Et mon saint Joseph ?

« *Nous pouvons tous trouver en saint Joseph l'homme qui passe inaperçu, l'homme de la présence quotidienne, discrète et cachée, un intercesseur, un soutien et un guide dans les moments de difficultés. Saint Joseph nous rappelle que tous ceux qui, apparemment, sont cachés ou en "deuxième ligne"*

jouent un rôle inégalé dans l'histoire du salut. À eux tous, une parole de reconnaissance et de gratitude est adressée.» Bienheureux sommes-nous, mes bien chers frères, de nous trouver dans l'Église, à la dernière place de la dernière « ligne », et remplissons notre vocation en priant pour le Pape !

Après avoir présenté saint Joseph comme un « étranger » et un « clandestin », le Pape énumère les sept titres de saint Joseph à être imité par... tout le monde !

« 1. PÈRE AIMÉ »

« La grandeur de saint Joseph consiste dans le fait qu'il a été l'époux de Marie et le père adoptif de Jésus. Comme tel, il "se mit au service de tout le dessein salvifique", comme l'affirme saint Jean Chrysostome.

« En raison de son rôle dans l'histoire du salut, saint Joseph est un père qui a toujours été aimé par le peuple chrétien comme le démontre le fait que, dans le monde entier, de nombreuses églises lui ont été dédiées. Plusieurs instituts religieux, confréries et groupes ecclésiaux sont inspirés de sa spiritualité et portent son nom, et diverses représentations sacrées se déroulent depuis des siècles en son honneur. De nombreux saints et saintes ont été ses dévots passionnés, parmi lesquels Thérèse d'Avila qui l'adopta comme avocat et intercesseur, se recommandant beaucoup à lui et recevant toutes les grâces qu'elle lui demandait ; encouragée par son expérience, la sainte persuadait les autres à lui être dévots. »

C'est précisément dans cet esprit que notre Père fonda notre communauté de Petits frères du Sacré-Cœur à la « maison Saint-Joseph », dans des circonstances qui restent, jusqu'aujourd'hui, dramatiques pour l'Église, la France. Pour que nous nous tournions vers saint Joseph avec dévotion, confiance et persévérance, il n'a cessé de nous faire comprendre ce qu'il a été.

Le pape François écrit :

« La confiance du peuple en saint Joseph est résumée dans l'expression "Ite ad Joseph" qui fait référence au temps de la famine en Égypte quand les gens demandaient du pain au pharaon, il répondait : "Allez trouver Joseph, et faites ce qu'il vous dira." (Gn 41, 55) Il s'agit de Joseph, le fils de Jacob qui par jalousie avait été vendu par ses frères (cf. Gn 37, 11-28) et qui – selon le récit biblique – est devenu par la suite vice-roi d'Égypte (cf. Gn 41, 41-44). »

Dans un sermon pour la fête de saint Joseph (19 mars 1986) l'abbé de Nantes nous disait : « Le Pharaon a dit : "Allez à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira." »

« Voilà la parole même que la liturgie répète dans nos fêtes de saint Joseph pour nous dire d'avoir toujours confiance en saint Joseph, surtout dans les

choses matérielles. Ma pensée, qui était en pleine ferveur, me rappela la confiance de sainte Thérèse d'Avila en saint Joseph, obtenant de lui tout ce dont elle avait besoin : *Ite ad Joseph, facite quod dixerit vobis.* » Mais notre Père avoue aussi avoir eu une « distraction » en récitant l'office, en songeant que « c'est la parole que la Sainte Vierge a dite aux serviteurs aux noces de Cana en les renvoyant à Jésus. Mais oui, c'est JÉSUS dont le Joseph de l'Ancien Testament n'était que la figure » : Jésus a résisté aux tentations du démon au désert, en suite de quoi, il a commencé à être glorifié par son Père, à exercer la gérance des choses du monde, et la Vierge Marie, sa mère, connaissant tout cela, a dit aux serviteurs : *"Faites tout ce qu'il vous dira."* « Pour montrer que Jésus était le Fils de Dieu fait homme qui allait sauver tous les autres fils, ses frères les hommes, saint Luc a noté cette parole pour nous dire : "Et maintenant, celui qui règne sur son peuple et même sur les peuples étrangers est le Roi de l'univers." »

Le Pape continue : *« En tant que descendant de David, la racine dont devait germer Jésus selon la promesse faite à David par le prophète Nathan (2 S 7), et comme époux de Marie de Nazareth, saint Joseph est la charnière qui unit l'Ancien et le Nouveau Testament. »*

Le pape François ne peut mieux dire pour confirmer de toute son autorité l'enseignement de l'abbé de Nantes, notre Père. C'est lumineux. Celui-ci disait de Jésus et Joseph : « Tel père, tel fils ».

SAINT JOSEPH ANNONCE JÉSUS.

C'est vrai que saint Joseph accomplit une première figure de l'Ancien Testament, et lui-même va être une figure de celui qui va passer pour son fils, quelle splendeur ! *Nous avons dans la vie de saint Joseph, comme un brouillon, comme une annonce humaine de la vie de JÉSUS qui est plus qu'humaine.*

« J'aime que saint Joseph ait vécu un peu la même aventure que Jésus va vivre plus tard, nous disait notre Père ; que lui aussi ait été persécuté, qu'il ait dû fuir en exil, mener une vie difficile et qu'ensuite il ait été exalté et soit devenu tout-puissant, à la droite de Dieu, sur l'Église. C'est un peu le brouillon, la répétition générale.

« Saint Joseph est l'époux de la Sainte Vierge. JÉSUS est son fils, mais si nous comprenons cette allégorie, nous pouvons dire que c'est tout comme dans le Nouveau Testament, Jésus est l'Époux de l'Église dont la Vierge Marie est la personnification. Ainsi, tous les personnages sont bien en place : JÉSUS est le Joseph du Nouveau Testament, celui qui a reçu la puissance sur tout l'univers ; se tient auprès de lui l'Église dont la Vierge Marie est le Cœur Immaculé. JÉSUS l'a reçue de Dieu, comme son père saint Joseph l'avait reçue dans la pureté parfaite pour se l'associer et régner avec elle jusqu'à la fin des temps. »

« 2. PÈRE DANS LA TENDRESSE »

Le pape François nous fait admirer, sous ce titre, les affections du Cœur de saint Joseph qui, pour nous, ne fait qu'un avec le Cœur Immaculé de Marie, et annonce les mystères du Cœur Sacré de Jésus.

« Joseph a vu Jésus grandir jour après jour “en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les hommes” (Lc 2,52). Tout comme le Seigneur avait fait avec Israël, “il lui a appris à marcher, en le tenant par la main : il était pour lui comme un père qui soulève un nourrisson tout contre sa joue, il se penchait vers lui pour lui donner à manger” (cf. Os 11,3-4).

« Jésus a vu en Joseph la tendresse de Dieu : “Comme la tendresse du père pour ses fils, la tendresse du Seigneur pour qui le craint.” (Ps 103,13)

« Joseph aura sûrement entendu retentir dans la synagogue, durant la prière des Psaumes, que le Dieu d'Israël est un Dieu de tendresse, qu'il est bon envers tous et que “sa tendresse est pour toutes ses œuvres” (Ps 145,9). »

Surtout pour la première de toutes : pour l'Immaculée Conception et pour le fruit de ses entrailles. Sur ce chapitre, qui laisse le Pape sans voix, l'abbé de Nantes, notre Père, était intarissable. Pour la fête du mariage de saint Joseph et de la Sainte Vierge, il disait que « Dieu a versé dans le cœur de saint Joseph un amour divin, conjugal, pour la Sainte Vierge ». Saint Joseph a été choisi par Dieu pour être l'époux de la Vierge Marie. Elle lui a été confiée par ses parents pour un mariage virginal. Dieu aime la Vierge Marie de toute éternité, comme un père aime sa fille, comme un époux aime son épouse, comme un Esprit aime le tabernacle où il a sa demeure. Dieu a versé dans le cœur de saint Joseph un amour spécifiquement conjugal. Cet amour était d'une divine pureté positive qui remplissait son cœur et établissait entre elle et lui un colloque d'amour, une complémentarité, un contentement mutuel, une communion de pensée, de désir et d'action.

Saint Joseph désirait la consolation d'Israël, il était malheureux dans ce monde impie du judaïsme décadent, hypocrite, et lui, prince de la tribu de Juda, descendant de David, connaissait bien les Écritures, et les injustices, les sacrilèges, les rébellions de son peuple contre son Dieu qui y étaient annoncés. Il ne trouvait personne en qui épancher ses lamentations, et avec qui partager son attente du Messie.

Sa rencontre avec la Vierge Marie a été une incitation à la joie, à la confiance que le Messie serait donné à Israël. Et Dieu inspirait les mêmes sentiments à la Vierge Marie. Le Cœur de l'une répondait au cœur de l'autre. Elle était, dans sa vocation de femme, de vierge, d'une piété tellement recueillie, elle était tellement humble, tellement calme, confiante en son Dieu, tellement envahie par Dieu ; et lui, il était à la recherche d'un sanctuaire

où il trouverait Dieu, où il n'aurait qu'à s'agenouiller devant ce sanctuaire pour trouver Dieu, du moins en esprit, et c'était elle !

Quand le Verbe de Dieu s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie, Dieu a eu une raison nouvelle d'aimer ce petit enfant dans la crèche, cet adolescent, cet homme, comme son Fils. Bref, Dieu l'a aimé d'un amour paternel et il a donné de cet amour à saint Joseph. Celui-ci s'est trouvé, plus que n'importe quel autre père, comme s'il était attaché à ce fils avec un amour paternel plus grand que tout amour paternel créé, puisque c'était l'amour paternel incréé.

L'amour paternel de saint Joseph pour Jésus était d'une générosité, d'une pureté dans toutes les vertus qui forment l'exquise charité chrétienne. Il aimait Jésus d'un amour parfait, d'une pureté positive, c'est-à-dire mystique et non ascétique. Il n'avait pas à corriger son amour. Celui-ci était d'une divine pureté ; bien plus qu'angélique, cet amour coulait de source, venant directement du Cœur de Dieu.

Comment imiter saint Joseph, puisque François nous place sous son patronage ? *« En espérant contre toute espérance »*, répond François citant saint Paul (Rm 4,18). Parce que c'est ainsi que s'accomplit *« l'histoire du salut à travers nos faiblesses »*.

C'est bien le mot de la situation, dans l'attente où nous sommes de voir le Pape obéir au Cœur Immaculé de Marie en lui consacrant la Russie comme elle le demande depuis cent ans, pour le salut du monde. Nous espérons contre toute espérance pour la raison exprimée par le Pape.

« Nous pensons trop souvent, écrit-il, que Dieu ne s'appuie que sur notre côté bon et gagnant, alors qu'en réalité la plus grande partie de ses desseins se réalise à travers et en dépit de notre faiblesse. C'est ce qui fait dire à saint Paul : pour m'empêcher de me surestimer, j'ai reçu dans ma chair une écharde, un envoyé de Satan qui est là pour me gifler, pour empêcher que je me surestime. Par trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'écarter de moi. Mais il m'a déclaré : “Ma grâce te suffit, car ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse.” » (2 Co 12,7-9).

Conclusion inattendue : *« Si telle est la perspective de l'économie du salut, alors nous devons apprendre à accueillir notre faiblesse avec une profonde tendresse. »* Nous sommes loin de la tendresse pour le Cœur Sacré de Jésus, le Cœur Immaculé de Marie, le cœur tout-puissant de Joseph, tout notre trésor sur la terre et dans le Ciel !

« 3. PÈRE DANS L'OBÉISSANCE »

« Dieu a aussi révélé à Joseph ses desseins par des songes, de façon analogue à ce qu'il a fait avec Marie quand il lui a manifesté son plan de salut. Dans la Bible, comme chez tous les peuples antiques, les songes étaient considérés comme un des moyens par lesquels Dieu manifeste sa volonté. »

Oui, mais « *avec Marie* », il ne s'agit pas de songe ! « *L'Ange fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, du nom de Nazareth, à une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie. Il entra et il lui dit* »...

À l'abbé Laurentin qui faisait de l'Annonciation une « expérience intérieure » de la Vierge Marie, j'avais rappelé naguère que saint Luc a écrit : « *Il entra* » chez Marie... par la porte de sa maison. Laurentin m'avait répondu qu'il ne voulait pas passer pour « *fondamentaliste* ». Ainsi du pape François, assimilant la visite de l'ange Gabriel à un songe. Mais ce n'est pas honnête.

Le Pape continue : « *Joseph est très préoccupé par la grossesse incompréhensible de Marie : il ne veut pas "l'accuser publiquement"* mais décide de « *la renvoyer en secret* » (Mt 1,19). » Présentée ainsi, la « *préoccupation* » de Joseph est suprêmement équivoque. « *Il ne veut pas "l'accuser publiquement"* »... de quoi ? D'avoir subi une violence, ou pire : d'y avoir consenti ? En note, François précise que « *la lapidation était prévue dans ces cas* ».

Notre Père est, sur ce « *dilemme* », comme écrit le Pape, incomparable :

« Les mystères douloureux de saint Joseph commencèrent aussitôt que la Vierge partit pour Aïn-Karim. Il avait trouvé bon qu'elle aille assister sa cousine Élisabeth. L'absence cette fois lui coûta. C'était pour sa sensibilité une souffrance cuisante, une mort de tous les instants, une inquiétude cruelle, cependant qu'en son cœur d'homme juste et fort, il ne voulait que le bien et ne s'apitoyait pas un instant sur lui-même. Que ces mois furent longs et quelle solitude !

« Lorsqu'elle revint, elle était grosse.

« La vie reprit cependant. Elle ne lui en parlait pas. D'être revenue, c'était assez dire que la chose était sainte. La rentrée dans la vie commune toute faite de prières et de silence valait une confiance claire de sa fidélité inviolable, inviolée, à son double vœu. Il l'aimait toujours et plus encore, et d'une admiration à son comble. Il voulait la garder, la protéger contre tout péril, sentant mieux quelle fragilité était la sienne, pourtant si paisible ! Dans une telle situation, il se sentait d'instinct protecteur et père nourricier. Voyant qu'elle lui conservait son pur amour, sa confiance, se réfugiant plus résolument qu'autrefois auprès de lui, il se savait davantage son époux, dans ce mystère, dans ce secret commun, si lourd et si doux.

« C'est alors que commença son vrai calvaire, bien différent de ce qu'on imagine. La loi de Moïse était là, dans sa rigueur tranchante à laquelle il n'avait pas songé tout d'abord, tant l'idée de quelque adultère lui demeurerait extravagante, impensable. Tout dans son cœur, dans sa pensée, le poussait à respecter cette maternité admirable, à partager la ferveur et la grâce qui ruisselaient du cœur, du visage et du regard de son Épouse,

mais la Loi de Dieu, souveraine, lui ordonnait de la renvoyer et de la dénoncer même ! C'était une agonie, véritable nuit obscure de l'esprit, que ce renoncement dans une aveugle obéissance aux ordres de Dieu selon les voies communes. Il n'était qu'un juif ordinaire et devait se garder d'aller selon son sens propre là même où il sentait qu'était le bien. En l'absence de toute révélation particulière, de toute explication dissuasive, à l'encontre même de sa sensibilité déchirée, ô mort plus terrible que la mort, il fallait donc la renvoyer, et elle, de son silence, semblait encore approuver la décision qui allait la livrer ! Le sacrifice d'Abraham n'était rien en regard de cette décision affreuse ; saint Joseph, dans l'effroyable solitude de l'atelier où il se réfugiait, poussait des soupirs immenses et pleurait jusqu'à s'en brûler les yeux. Parfois la Vierge entendait, parfois elle voyait et cependant se taisait, gardant sa souveraine pudeur spirituelle et s'en remettant à Dieu, mais la douleur de Joseph en était encore augmentée et il se reprochait d'en avoir fait paraître quelque chose à sa Reine.

« À travers les obstacles qu'oppose la nature, emportant peu à peu sa dure victoire sur les plus purs sentiments de la surnature même, la décision juste se frayait un passage, de jour en jour plus avancé, vers le dénouement héroïque. Comme Isaac, l'enfant de l'espérance, voici que Jésus et sa Mère, toute l'espérance humaine – il le sentait ! L'Esprit-Saint le criait en son cœur ! – allaient prendre le chemin fatal. Par son ordre, lui ! à elle ! un tel ordre ! ils allaient franchir le seuil de sa demeure pour n'y plus jamais reparaître.

« Qu'allait être maintenant sa vie ! sa solitude ! Il n'y songeait pas, oublieux de lui-même et déjà reconnaissant à Dieu de ce bonheur enfui. Mais Marie et l'Enfant, qu'allaient-ils devenir, livrés honteux à la dérision, à la peine, jetés dans la tempête du monde méchant dont il avait voulu les garder ! Oui, il mourait de tristesse, d'appréhension, à la pensée du coup mortel qu'il allait devoir porter à son Épouse Immaculée pour obéir à la Loi du Dieu qu'ils craignaient et aimaient bien plus qu'eux-mêmes. Marie à cette heure lui apparaissait plus sainte que jamais ! Il ne se sentait pas digne de lever sur elle les yeux ni de toucher à ses sandales ou son manteau et pourtant c'est lui qui allait la congédier, Elle, comme une pécheresse ! saint Joseph connaissait son agonie. Pourtant la Loi était formelle. Il le ferait.

« C'est alors que l'Ange fut envoyé, porteur d'une grande lumière. » (Noël 1961, *LETTRE À MES AMIS* n° 99)

« Dans le premier songe, écrit le Pape, l'ange l'aide à résoudre son dilemme : « *Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, puisque l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit-Saint ; elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses*

péchés.” (Mt 1,20-21) *Sa réponse est immédiate : “Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l’ange du Seigneur lui avait prescrit.”* (Mt 1,24) »

C’est-à-dire ? Saint Matthieu continue : *« Il prit chez lui sa femme. »* C’est important parce que le Pape écrit : *« Grâce à l’obéissance, il surmonte son drame et il sauve Marie. »* Si le pape François faisait de même, il établirait aujourd’hui la dévotion au Cœur Immaculé de Marie... et il sauverait l’Église et le monde ! Prions, prions pour le Pape !

Car il continue à tirer la même leçon d’obéissance de la fuite en Égypte :

« Dans le deuxième songe, l’ange demande à Joseph : “Lève-toi ; prends l’enfant et sa mère, et fuis en Égypte. Reste là-bas jusqu’à ce que je t’avertisse, car Hérode va rechercher l’enfant pour le faire périr.” (Mt 2,13) *Joseph n’hésite pas à obéir, sans se poser de questions concernant les difficultés qu’il devra rencontrer : “Il se leva dans la nuit, il prit l’enfant et sa mère et se retira en Égypte, où il resta jusqu’à la mort d’Hérode.”* (Mt 2,14-15)

« En Égypte, Joseph, avec confiance et patience, attend l’avis promis par l’ange pour retourner dans son pays. Le messenger divin, dans un troisième songe, juste après l’avoir informé que ceux qui cherchaient à tuer l’enfant sont morts, lui ordonne de se lever, de prendre avec lui l’enfant et sa mère et de retourner en terre d’Israël (cf. Mt 2,19-20). Il obéit une fois encore sans hésiter : “Il se leva, prit l’enfant et sa mère, et il entra dans le pays d’Israël.” (Mt 2,21)

« Mais durant le voyage de retour, “apprenant qu’Arkélaüs régnait sur la Judée à la place de son père Hérode, il eut peur de s’y rendre. Averti en songe, – et c’est la quatrième fois que cela arrive –, il se retira dans la région de Galilée et vint habiter dans une ville appelée Nazareth. » (Mt 2,22-23)

Pour souligner l’obéissance de Joseph, le Pape revient en arrière :

« L’évangéliste Luc rapporte que Joseph a affronté le long et pénible voyage de Nazareth à Bethléem pour se faire enregistrer dans sa ville d’origine, selon la loi de recensement de l’empereur César Auguste. Jésus est né dans cette circonstance (cf. Lc 2,1-7) et il a été inscrit au registre de l’Empire comme tous les autres enfants.

« Saint Luc, en particulier, prend soin de souligner que les parents de Jésus observaient toutes les prescriptions de la Loi : les rites de la circoncision de Jésus, de la purification de Marie après l’accouchement... »

Ah, non !

« Pleine de grâce », Immaculée, elle n’est pas soumise au châtiment d’Ève. Elle enfanta donc sans douleur et sans dommage pour sa virginité, prenant soin elle-même du bébé sorti de son sein virginal : « Elle l’enveloppa de langes et le coucha dans une mangeoire, parce qu’ils n’avaient pas de place dans la salle. » (cf. Lc 2,6-7)

C’était le 25 décembre de l’an 753 de Rome. Cette naissance ouvre une ère nouvelle, qui commence tout de suite, dès le huitième jour accompli, le premier jour de l’année civile romaine, an 1 de Jésus-Christ, lors de sa circoncision (Lc 2,21). Ce jour-là, l’Enfant reçut son nom de JÉSUS, *« indiqué par l’ange avant sa conception »*. Sans retard, ses parents le portent au Temple, à Jérusalem, *« pour le présenter au Seigneur »* (Lc 2,22). Ils n’ont pas eu à attendre le *« trente-troisième jour »* prévu par la loi de Moïse, à compter de la circoncision de l’enfant, pour la *« purification »* d’une mère relevant de ses couches :

« Et pendant trente-trois jours encore, elle restera à purifier son sang. Elle ne touchera à rien de consacré et n’ira pas au sanctuaire jusqu’à ce que soit achevé le temps de sa purification. » (Lv 12,4)

Rien de tel pour l’Immaculée, demeurée vierge avant, pendant et après le divin Enfancement. Parce qu’il n’y a pas eu d’effusion de sang, sinon celui de son Jésus le jour de la circoncision, Marie peut se rendre sans délai au sanctuaire desservi par les fils de Lévi, non pas pour SA purification, mais pour *« LEUR purification »*, saint Luc tient à le préciser :

« Et lorsque furent accomplis les jours pour leur purification, selon la loi de Moïse, ils l’emmenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. » (Lc 2,22)

Là, ils accomplirent non seulement la Loi mais aussi les Prophètes, comme il avait été annoncé par Malachie : *« Et soudain, il entrera dans son sanctuaire, le Seigneur que vous cherchez [...]. Il purifiera les fils de Lévi et les affinera comme or et argent, et ils deviendront pour Yahweh ceux qui présentent l’offrande comme il se doit. »* (Ml 3,1-3)

« Dans chaque circonstance de sa vie, Joseph a su prononcer son “fiat”, tout comme Marie à l’Annonciation, et comme Jésus à Gethsémani », conclut le pape François.

Puissions-nous faire de même, nous autres, pauvres pécheurs, et le Pape lui-même en tout premier lieu, notre Saint-Père, auquel saint Joseph offre un modèle d’obéissance :

« Dans la vie cachée de Nazareth, Jésus a appris à faire la volonté du Père à l’école de Joseph. Cette volonté est devenue sa nourriture quotidienne (cf. Jn 4,34). Même au moment le plus difficile de sa vie, à Gethsémani, il préfère accomplir la volonté du Père plutôt que la sienne, et il se fait “obéissant jusqu’à la mort de la Croix” (Ph 2,8). »

Alors, sous un tel patronage, comment le pape François peut-il résister aux demandes du Cœur Immaculé de Marie clairement révélées à Fatima, à Pontevedra et à Tuy, au siècle dernier ? N’est-il pas pour nous, pour toute l’Église dont il est le Chef, la figure de saint Joseph tout-puissant pour nous protéger de tout péril, comme l’en priait le bienheureux Pie IX il y a cent cinquante ans ? Prions pour le pape François !

« *Il résulte de tous ces événements que Joseph « a été appelé par Dieu à servir directement la personne et la mission de Jésus en exerçant sa paternité. C'est bien de cette manière qu'il coopère dans la plénitude du temps au grand mystère de la Rédemption et qu'il est véritablement ministre du salut.»* » Citation de l'exhortation apostolique de Jean-Paul II, en date du 15 août 1989, qui faisait de saint Joseph un corédempteur, après avoir refusé avec le concile Vatican II de faire de Marie une corédemptrice ! Sous le titre suivant, François laisse paraître cette volonté "minimaliste" qui a relégué la Vierge Marie au dernier chapitre de la constitution conciliaire *LUMEN GENTIUM*.

« 4. PÈRE DANS L'ACCUEIL »

« *Joseph accueille Marie sans fixer de conditions préalables. Il se fie aux paroles de l'ange : "La noblesse de son cœur lui fait subordonner à la charité ce qu'il a appris de la loi. Et aujourd'hui, en ce monde où la violence psychologique, verbale et physique envers la femme est patente, Joseph se présente comme une figure d'homme respectueux, délicat qui, sans même avoir l'information complète, opte pour la renommée, la dignité et la vie de Marie. Et, dans son doute sur la meilleure façon de procéder, Dieu l'aide en éclairant son jugement."* » Le pape François se cite lui-même et révèle bien le fond de son cœur. Au plus loin de celui de saint Joseph :

« *Bien des fois, des événements dont nous ne comprenons pas la signification surviennent dans notre vie. Notre première réaction est très souvent celle de la déception et de la révolte.* »

Par exemple, celle du pape François à Fatima le 13 mai 2017...

« *Joseph laisse de côté ses raisonnements pour faire place à ce qui arrive et, aussi mystérieux que cela puisse paraître à ses yeux, il l'accueille, en assume la responsabilité et se réconcilie avec sa propre histoire.* » Sic ! À la parole d'un Ange... précédant la Vierge Marie comme à Fatima !

« *Si nous ne nous réconcilions pas avec notre histoire, nous ne réussirons pas à faire le pas suivant parce que nous resterons toujours otages de nos attentes et des déceptions qui en découlent.* »

Ces réflexions s'appliquent exactement aux « *attentes* » du pape Jean-Paul II dont sont aujourd'hui les « *otages* » ceux qui l'ont canonisé. Jean-Paul II attendait le troisième millénaire qui serait le temps de la justice et de la générosité, l'avènement de la « *civilisation de l'amour* » rêvée par Paul VI.

Et nous avons « *une Grande Cité à moitié en ruine* » telle que l'avait annoncée Notre-Dame de Fatima à ses trois confidents, le 13 juillet 1917, si l'on ne faisait pas ce qu'Elle demandait : « La consécration de la Russie à son Cœur Immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis. » On n'a pas la

paix, mais partout la guerre, et la Chine répand « *les erreurs de la Russie*, – c'est-à-dire le communisme – à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église ». Le Saint-Père, avant de parvenir au sommet de « *la montagne escarpée où est une grande Croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce* », traverse la grande ville en priant pour les âmes des victimes de la pandémie dont il trouve les cadavres sur son chemin.

« *La vie spirituelle que Joseph nous montre n'est pas un chemin qui explique, continue le pape François, mais un chemin qui accueille.* » À Lucie, Notre-Dame de Fatima avait précisément promis : « *Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu.* » Il n'en est pas d'autre. Pourtant, François n'en fait pas cas.

« *C'est seulement à partir de cet accueil, de cette réconciliation, qu'on peut aussi concevoir une histoire plus grande, un sens plus profond.* » Accueil de qui ? de quoi ? Pas de l'amour de Marie, mais de « *la vie telle qu'elle est* », avec « *cette partie contradictoire, inattendue, décevante de l'existence* ».

Nous sommes loin de l'entrée de Jésus et Marie dans la vie de saint Joseph ! Et pourtant : « *Semblent résonner les ardentes paroles de Job qui, à l'invitation de sa femme à se révolter pour tout le mal qui lui arrive, répond : "Si nous accueillons le bonheur comme venant de Dieu, comment ne pas accueillir de même le malheur ?" (Jb 2, 10).* » Ce rapprochement de saint Joseph avec le saint homme Job est encore une rencontre du pape François avec l'abbé de Nantes ! « Je vous invite à vous faire une image de saint Joseph d'un homme qui a été dans les tourments, les épreuves, les difficultés tous les jours de sa vie. Il a été toujours distrait du principal, Dieu ne l'a pas laissé respirer une minute tranquille auprès de la Vierge Marie et de Jésus. Job dit que la vie est une "*militia*", une mise à l'épreuve perpétuelle. Imaginons ainsi saint Joseph, il y a de quoi nous redonner du courage. » (19 mars 1988)

Mais sous la plume du pape François la Vierge Marie brille par son absence :

« *La venue de Jésus parmi nous est un don du Père pour que chacun se réconcilie avec la chair de sa propre histoire, même quand il ne la comprend pas complètement.* » C'est oublier que le « *don du Père* » à Joseph passe par la chair de Marie.

« *Ce que Dieu a dit à notre saint : "Joseph, fils de David, ne crains pas" (Mt 1, 20), il semble le répéter à nous aussi : "N'ayez pas peur !" Il faut laisser de côté la colère et la déception* »... la déception « *de prendre chez toi Marie, ta femme* » ! ?

Relisons le Père de Foucauld commenté par notre Père :

« *Souviens-toi que ma Mère et saint Joseph avaient embrassé tous deux la vie parfaite, tous deux la virginité, et qu'ils vivaient dans le monde comme n'étant pas du monde.* » (texte intégral, *infra*, p. 8)

ENTRONS DANS LA MAISON DE NAZARETH

PLUS que le premier couple humain, ce sont eux, ces premiers époux chrétiens, qui nous paraissent ouvrir notre histoire, dans une gloire qui charme la sensibilité, enchaîne le cœur, donne son envol à l'âme contemplative vers les cimes de l'amour. Nouvel Adam, nouvelle Ève, voudrait-on dire, dans leur sagesse et la limpidité parfaite de leur regard et de leur vie, mais sans le je ne sais quoi d'instable, d'équivoque, de nos premiers parents que déjà guette Satan. Dès qu'ils apparaissent, aux premières pages de l'Évangile, le serpent est sous leurs pieds, leurs âmes sont établies dans la paix, la grâce emplit leur demeure. Quant à la luxuriance du paradis terrestre, il n'y faut plus songer, elle nous déconcerterait et nous ne devons même pas imaginer y jamais faire retour. Nous aimons mieux retrouver nos modèles à Nazareth, pauvres habitants d'une bourgade de Galilée, perdus au milieu des autres. Dans une humble maison, ils vivent unis, d'une union mystérieuse, et cachent leur bonheur.

Entrons. Nous le pouvons à toute heure, nous sommes leurs enfants et jamais nous ne les gênons. Nous les voyons dans une attitude simple, heureuse et modeste, l'un près de l'autre, comme des époux qu'habite un tranquille et sûr amour mutuel.

Peut-être penserions-nous que ce mariage n'en est pas un, vraiment, puisqu'il ne connaît ni l'intimité de la couche ni, chose plus surprenante mais que laisse deviner l'Évangile, ni la communication suprême des cœurs qui s'épanchent et se confient leurs secrets. Mais l'Église prévient notre hésitation. Elle nous enseigne par la bouche de saint Augustin et des autres Pères, que leur vœu de virginité et leur réserve totale l'un vis-à-vis de l'autre n'enlevèrent rien à leur union nuptiale. Tout au contraire, celle-ci fut d'autant plus étroite et fervente, ajoutent-ils, qu'elle s'accomplissait sans cesse à ce sublime degré de perfection.

Qui pourra comprendre ?

Avançons sans crainte tout près de Joseph, ce Prince fils de David, de Marie, cette Princesse oui ! fille de Jessé et promise à la régence du monde. Ce ne sont pas des êtres ordinaires, quoique

simples. La pauvreté de leur demeure ne nous arrête plus, ni ne nous étonne l'extrême réserve de leurs attitudes. La pudeur, la fuite des occasions, la modestie des regards même, la retenue des moindres gestes ou sourires affectueux, loin d'indiquer ici une désaffection ou au contraire une lutte secrète contre quelque passion désordonnée, sont le choix d'un amour délicat, exquis. Oui, il faut le dire, à l'encontre des erreurs, des incertitudes, des suppositions hasardeuses que les hérésiarques ont lancées sur le monde, saint Joseph et la Vierge Marie n'ont rien abdiqué de leur pureté parfaite. Cependant, créatures de chair comme nous et surtout âmes religieuses et sages, ils n'ont rien épargné de la pénitence, du renoncement, de l'oubli des choses terrestres que dicte le parfait amour de Dieu. Ne les imaginez pas autrement que dans cette surveillance et cette consécration de tous les instants. Alors seulement vous serez admis à contempler les merveilles de leur intimité d'époux. Ne discutez pas de savoir s'ils avaient besoin de cette sauvegarde pour être purs. La discussion même est sacrilège. Quant à s'en dispenser d'eux-mêmes ils n'y songèrent pas et n'en avaient pas la moindre envie, leur amour était céleste, déjà !

Aussi l'Évangile nous les donne-t-il à aimer, à regarder et admirer tout à loisir, sans réserve, à imiter de toutes nos forces. Leur condition ne pouvait aller à l'encontre de la loi commune, mais dans son sens, jusqu'à son accomplissement le plus sublime, le plus heureux. Ils évitaient de se regarder, ils ne se seraient pas permis le moindre geste d'attachement ou de recherche mutuelle. La Sainte Écriture depuis longtemps leur avait enseigné cette admirable discipline des œuvres imparfaites, nécessaire à la plénitude de l'âme. « J'avais fait un pacte avec mes yeux, avouait Job, au point de ne jamais fixer du regard une vierge. » Ô saint Joseph, nous commençons à vous approcher et vous connaître dès lors que nous vous croyons ainsi, heureux d'une telle réserve. Vous avez choisi Marie, dans une rencontre d'âmes préparée par les anges, vous l'avez

introduite dans votre maison et installée à la place d'honneur ; du jour de votre mariage vous ne vous êtes jamais séparés et cependant vous gardiez fidèlement, inviolablement, ce pacte que vous aviez fait avec tout votre être, et avec Elle. Bienheureux pacte, devenu l'expression la plus pure du plus parfait amour !

Vous ne vous êtes pas demandé si cela était nécessaire, vous n'avez pas examiné si cela vous était pénible et jamais désiré rien d'autre que cette ineffable et douce union que Dieu avait établie lui-même entre vous. Sans drame ni passion...

Cette étonnante réserve était si douce que l'un et l'autre, vous la prolongiez et étendiez jusqu'aux secrets de vos âmes. Vous préfériez le silence. Il vous semblait, comme à Elle, que parler de vos peines ou de vos joies, des grâces reçues, des révélations intimes, aurait détourné vers vous une attention tout occupée de Dieu, et vous préfériez cette chasteté spirituelle. Nous ne croirions pas que des êtres humains pussent arriver à ces cimes de la sublimité si l'Écriture ne l'affirmait clairement. Votre discrétion parfaite vous laissait l'un et l'autre vaquer aux seules affaires de Dieu, votre silence vous laissait chacun seul avec Lui, sans partage. Cette béatitude, vous n'auriez pas voulu la troubler, mais chacun de vous la désirait et s'en réjouissait pour l'autre.

En quoi consistait un amour conjugal qui était apparemment séparation, silence, solitude ? En une inhabitation mutuelle, à l'image du mystère trinitaire. Lui habitait en Elle et Elle en Lui, sans cesse et sans réticence. La présence de Marie était, comme nous dirions, d'une densité extraordinaire. Saint Joseph aussi, sans s'en rendre compte, avait sur elle le même rayonnement. « *Comme il aime Dieu ! Comme il le sert ! Qu'il est honnête, juste et bon ! Quel dévouement admirable ! Quel saint !* » et la Vierge ne cessait ces litanies secrètes de l'admiration et de l'affection, sans qu'aucun souvenir, aucun geste ne vienne jamais altérer cette image qu'elle avait de lui dans son cœur. Et lui, tout ce qu'il pensait de bien, tout ce qu'il désirait, c'était dans une parfaite communauté de vues avec elle ; comme si son cœur à elle était là qui battait

dans le sien, il lui semblait qu'elle vivifiait tout en lui, de sa ferveur incomparable. Et c'était secrètement d'autres litanies qui déjà chantaient ses vertus. Elle le sanctifiait par sa seule présence, et il lui semblait emporter en lui un amour émané d'elle, qui le transportait, sans que jamais il n'éprouvât le besoin d'en écarter le souvenir, pour aller à Dieu.

Comprenons que des âmes peuvent ainsi habiter l'une en l'autre, à proportion de leur sainteté, je veux dire de la grâce qui les emplit et de l'amour de Dieu qui les anime. Au-delà de la sensibilité, au-delà de l'étalage des sentiments personnels, plus ou moins égoïstes, vaniteux, c'est le culte absolu de Dieu, de sa Gloire et de son Service, qui donne aux êtres leur transparence et à leur présence mutuelle cette aura de bonheur et de force qui rend superflu tout le reste. Ils s'étaient épousés dans la foi, selon la parole d'Osée et telle que l'explique saint Thomas d'Aquin, chacun jouissant des clartés, des ardeurs, des grâces de l'autre venant comme accroître les siennes propres. La vie quotidienne les associait, mais bien plus ce culte intérieur où ils communiaient et qui ne pouvait qu'engendrer en eux un culte mutuel. Sans obstacle. Elle avait foi en lui, lui en Elle, et ils trouvaient déjà l'un en l'autre quelque chose d'une présence divine.

On peut ajouter quelques traits légers à ce tableau. Marie, faible enfant, était heureuse de sentir ce calme, cette énergie en saint Joseph, et lui, transporté d'émotion, d'admiration, découvrait les abîmes de sagesse, de force, d'amour dont resplendissait cette âme d'enfant, cette beauté céleste qui l'irradiait toute !

C'était une union parfaite. Là où bondissait son cœur, déjà, à coup sûr, saint Joseph y trouvait Marie, et Marie se sentait autorisée par lui et comprise dans tout ce qu'elle voulait sous l'impulsion de la grâce d'En-Haut. C'était chaque fois un bonheur au sein d'un autre, plus grand. Dans les délices de l'union à Dieu, c'était la béatitude secondaire, non négligeable certes, de leur union parfaite en Dieu.

(Georges de Nantes, *LETTRE À MES AMIS* n° 98, 8 décembre 1961.)

« 5. PÈRE AU COURAGE CRÉATIF »

« Joseph est l'homme par qui Dieu prend soin des commencements de l'histoire de la rédemption. Il est le vrai "miracle" par lequel Dieu sauve l'Enfant et sa mère. Le Ciel intervient en faisant confiance au courage créatif de cet homme qui, arrivant à Bethléem et ne trouvant pas un logement où Marie pourra accoucher, aménage une étable et l'arrange afin qu'elle devienne, autant que possible, un lieu accueillant pour le Fils de Dieu qui vient au monde (cf. Lc 2,6-7). Devant le danger imminent d'Hérode qui veut tuer l'Enfant, Joseph est alerté, une fois encore en rêve, pour le défendre, et il organise la fuite en Égypte au cœur de la nuit (cf. Mt 2,13-14).

« Une lecture superficielle de ces récits donne toujours l'impression que le monde est à la merci des forts et des puissants. Mais la "bonne nouvelle" de l'Évangile est de montrer comment, malgré l'arrogance et la violence des dominateurs terrestres, Dieu trouve toujours un moyen pour réaliser son plan de salut. Même notre vie semble parfois à la merci des pouvoirs forts. Mais l'Évangile nous dit que, ce qui compte, Dieu réussit toujours à le sauver à condition que nous ayons le courage créatif du charpentier de Nazareth qui sait transformer un problème en opportunité, faisant toujours confiance à la Providence. »

Après cette belle profession de confiance en Dieu, voici la confiance en l'homme :

« Si quelquefois Dieu semble ne pas nous aider, cela ne signifie pas qu'il nous a abandonnés mais qu'il nous fait confiance, qu'il fait confiance en ce que nous pouvons projeter, inventer, trouver. »

Étrange renversement des rôles : Dieu met sa confiance en l'homme ! Mais cet homme, Joseph, mettait toute sa confiance en Dieu. C'est ce qui le rendait « créatif ».

« L'Évangile ne donne pas d'informations concernant le temps pendant lequel Marie, Joseph et l'Enfant restèrent en Égypte. Cependant, ils auront certainement dû manger, trouver une maison, un travail. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour remplir le silence de l'Évangile à ce propos. La Sainte Famille a dû affronter des problèmes concrets comme toutes les autres familles, comme beaucoup de nos frères migrants qui encore aujourd'hui risquent leur vie, contraints par les malheurs et la faim. En ce sens, je crois que saint Joseph est vraiment un patron spécial pour tous ceux qui doivent laisser leur terre à cause des guerres, de la haine, de la persécution et de la misère.

« À la fin de chaque événement qui voit Joseph comme protagoniste, l'Évangile note qu'il se lève,

prend avec lui l'Enfant et sa mère, et fait ce que Dieu lui a ordonné (cf. Mt 1,24 ; 2,14.21). Jésus et Marie sa Mère sont, en effet, le trésor le plus précieux de notre foi.

« Nous devons toujours nous demander si nous défendons de toutes nos forces Jésus et Marie qui sont mystérieusement confiés à notre responsabilité, à notre soin, à notre garde.

« Le Fils du Tout-Puissant vient dans le monde en assumant une condition de grande faiblesse. Il se fait dépendant de Joseph pour être défendu, protégé, soigné, élevé. Dieu fait confiance à cet homme, comme le fait Marie qui trouve en Joseph celui qui, non seulement veut lui sauver la vie, mais qui s'occupera toujours d'elle et de l'Enfant. En ce sens, Joseph ne peut pas ne pas être le Gardien de l'Église, parce que l'Église est le prolongement du Corps du Christ dans l'histoire, et en même temps dans la maternité de l'Église est esquissée la maternité de Marie. Joseph, en continuant de protéger l'Église, continue de protéger l'Enfant et sa mère, et nous aussi en aimant l'Église nous continuons d'aimer l'Enfant et sa mère. »

On dirait que le Pape copie l'abbé de Nantes ! C'est possible puisque le Saint-Office a imprimé les *LETTRES À MES AMIS* en 1968. Il faut dire que notre bienheureux Père va beaucoup plus loin que le Saint-Père :

« Ô lèvres divines qui vous approchez des vierges mamelles, et vous, bouche d'enfant bientôt avide de manger ce pain que Joseph vous a gagné par un dur labeur, vous nous devez tout ! En ces deux êtres proches qui vous furent secourables et nourriciers à Bethléem et à Nazareth tout le temps de votre portement, de votre naissance et de votre enfance, c'est notre race humaine qui vous est maternelle et paternelle ! Enfant né sous la Loi charnelle, de la race de David, vous êtes le fruit des entrailles de la femme et du labeur de l'homme. Vous êtes dans cette attitude éternelle de l'enfant qui dans ses larmes est Indigence et Besoin, vous êtes encore, sourire plein de lait sous les caresses de vos bien-aimés, Reconnaissance et Tendresse...

« Aujourd'hui, je ne veux rien voir d'autre, pas même votre Croix salutaire sans laquelle Marie n'eût pas mérité d'être votre Mère et nulle de vos créatures n'eût été digne de vous recevoir ; je ne vois que votre enfance et tout ce petit monde de bergers et de bons chrétiens accourus à la crèche. Tous vous prennent dans leurs bras et vous offrent, ô Enfant Roi, ce dont vous avez besoin pour vivre, n'ayant rien et ne pouvant rien par vous-même, tout ce que vous attendez secrètement d'eux pour être heureux. Que ne feraient-ils pas pour amener sur vos lèvres un sourire ?

« Je songe alors qu'il y a dans cette naissance une vérité éternelle. Le Verbe paru en cet état une fois dans le temps est en cet état pour les siècles et à jamais. Notre Créateur se veut notre fils, notre Maître se veut notre serviteur et le sera éternellement. Lui qui ne dépend de personne en sa divinité se veut dépendant de nous en son humanité ! Je ne doute pas que la Vierge Marie ne veuille partager sa maternité divine avec toutes ses sœurs et filles, de même que saint Joseph ne partage à coup sûr et ne s'aide dans son rôle de père nourricier, du labeur de ses frères et fils.

« Est-ce folie de penser qu'autour de votre crèche, ô Enfant de notre chair, nous sommes tous du côté de vos parents et que vous avez voulu éternellement ce rôle merveilleux pour nous tous envers votre fragile existence humaine, que sanctifiés par Votre Esprit, nous vous nourrissions aussi et travaillions pour vous ? Celle qui vous consacre son être dans la virginité sainte ne vous nourrit-elle pas elle aussi, ô Jésus ? ne peut-elle ressentir en son cœur les joies de cette maternité lorsque, par bonheur, elle vous tient dans ses bras, petit enfant de cire, ou mieux encore lorsqu'elle vous reçoit, *Eucharistie, vraie chair du Fils de Dieu*, dans son sein gardé pour vous seul ? Celui qui peine d'un dur labeur apostolique ne travaille-t-il pas en quelque sorte pour vous assurer le pain quotidien, ô cher Enfant de Nazareth, et n'avez-vous pas pour lui les mêmes sentiments de tendre respect et de reconnaissance que vous eûtes pour l'artisan de Nazareth ?

« Avide d'établir avec l'humanité rachetée les liens les plus intimes d'une mystérieuse égalité et de la reconnaissance mutuelle, ô Jésus, notre Créateur, vous avez voulu que votre Église vous enfante, vous nourrisse et vous garde, par *ses vierges, ses apôtres et ses martyrs*. Leur chair et les pensées de leurs cœurs, leurs sueurs et leurs larmes, tout est offert et reçu pour la croissance de votre Corps mystique de même que dans la Sainte Famille tout aboutissait à Vous. Et pour que nous ne méconnaissions pas cette sublime vocation qui est nôtre, vous nous enseignez par votre Église que dans la communion sacramentelle, ce n'est point tellement votre chair qui s'assimile à la nôtre, mais la vôtre, bien supérieure, qui s'assimile la nôtre et s'accroît ainsi de tout notre être, afin qu'au terme de cette vie, vous soyez tout en tous et que l'humanité vous ait tout consacré d'elle-même, dans la joie, comme une cire qui de sa substance alimente une flamme. » (Georges de Nantes, *LETTRÉ À MES AMIS* n° 62, Noël 1959. « Âmes contemplatives et apostoliques, épouses et nourricières de l'Enfant-Dieu. »)

Revenons au pape François :

« *Cet Enfant est celui qui dira : "Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères,*

c'est à moi que vous l'avez fait." (Mt 25, 40). *Ainsi chaque nécessiteux, chaque pauvre, chaque souffrant, chaque moribond, chaque étranger, chaque prisonnier, chaque malade est "l'Enfant" que Joseph continue de défendre.* »

Avec le "*courage créatif*" du Père, qu'imite le Saint-Père dans toutes ses initiatives en faveur des pauvres, des étrangers, des migrants...

Cependant, le mot de "*créatif*" est malencontreux. Tout homme qui engendre est dit "*procréateur*", parce que c'est Dieu qui est à proprement parler "*créateur*" d'une vie nouvelle dans le sein d'une femme, fécondée par la puissance virile de son mari. Or, il n'en est pas ainsi de la Conception de l'Enfant Dieu dans le sein de la Vierge Marie, en qui, par son « *fiat* » « *courageux* » et par la seule puissance divine, le Fils de Dieu prend chair.

« *Cet Enfant est celui qui dira : "Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait"* (Mt 25, 40) », continue le Pape, avant d'énumérer ce qu'on appelait jadis les "*œuvres de miséricorde*". Il en oublie la principale que nous implorons de la Vierge Marie en récitant notre chapelet : « *Priez pour nous pauvres pécheurs.* » Car c'est à l'Immaculée Conception, Reine du Ciel et de la terre, refuge des pécheurs et Mère très aimante que Dieu voulut confier tout l'ordre de la Miséricorde afin de conduire toutes les âmes au Ciel. Mais François ne manifeste aucun souci du salut éternel des « *pauvres pécheurs* » que nous sommes tous.

Après avoir montré en Joseph le « *sauveur de Jésus et Marie* » dans les périls encourus, il conclut que « *nous devons apprendre de Joseph le même soin et la même responsabilité : aimer l'Enfant et sa mère ; aimer les Sacrements et la charité ; aimer l'Église et les pauvres. Chacune de ces réalités est toujours l'Enfant et sa Mère.* »

« 6. PÈRE TRAVAILLEUR »

« *Le rapport avec le travail est un aspect qui caractérise saint Joseph et qui est mis en évidence depuis la première encyclique sociale, RERUM NOVARUM, de Léon XIII.* »

On n'a pas attendu Léon XIII, ni même saint Joseph ! À l'origine de notre histoire, Dieu dit à l'homme : « *Parce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger, maudit sois le sol à cause de toi ! À force de peine tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie. Il produira pour toi épines et chardons et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, puisque tu en fus tiré, car tu es glaise et tu retourneras à la glaise.* » (Gn 3, 17-19)

Le travail est donc un châtement que saint Joseph

endure, et l'Enfant Jésus en apprenant le métier de charpentier, pour notre Rédemption. Ce mystère est absent des considérations du Pape : *« Saint Joseph était un charpentier qui a travaillé honnêtement pour garantir la subsistance de sa famille. Jésus a appris de lui la valeur, la dignité et la joie de ce que signifie manger le pain, fruit de son travail. »* Dont il fera sa chair à « manger » pour nous donner la vie. Comment le Pape n'y a-t-il pas pensé !?

Mais que vient faire l'encyclique *RERUM NOVARUM* ?

« À notre époque où le travail semble représenter de nouveau une urgente question sociale et où le chômage atteint parfois des niveaux impressionnants, y compris dans les nations où pendant des décennies on a vécu un certain bien-être, il est nécessaire de comprendre, avec une conscience renouvelée, la signification du travail qui donne la dignité et dont notre Saint est le patron exemplaire. »

De quelle « dignité » le Saint-Père veut-il parler ? Du fils réconcilié avec son père ? Il semble bien : *« Le travail devient participation à l'œuvre même du salut, occasion pour hâter l'avènement du Royaume. »*

Mais de quel « salut » s'agit-il ?

« Développer les potentialités et qualités personnelles en les mettant au service de la société et de la communion. » De la « communion des saints » par la « conversion des pauvres pécheurs » ? Point ! *« Le travail devient occasion de réalisation, non seulement pour soi-même mais surtout pour ce noyau originel de la société qu'est la famille. Une famille où manque le travail est davantage exposée aux difficultés, aux tensions, aux fractures et même à la tentation désespérée et désespérante de la dissolution. Comment pourrions-nous parler de la dignité humaine sans vouloir garantir, à tous et à chacun, la possibilité d'une digne subsistance ? »*

Qu'est-ce que cette « dignité humaine » que donne le travail ? C'est d'être « *comme Dieu* » (Gn 3,5) :

« La personne qui travaille, quelle que soit sa tâche, collabore avec Dieu lui-même et devient un peu créatrice du monde qui nous entoure. La crise de notre époque, qui est une crise économique, sociale, culturelle et spirituelle, peut représenter pour tous un appel à redécouvrir la valeur, l'importance et la nécessité du travail pour donner naissance à une nouvelle « normalité » dont personne n'est exclu. Le travail de saint Joseph nous rappelle que Dieu lui-même fait homme n'a pas dédaigné de travailler. »

Non pas pour collaborer avec Dieu et devenir un peu créateur du monde qui nous entoure... Puisqu'il est lui-même Créateur de tout. Mais pour partager la pénitence des fils d'Adam et, finalement, les racheter sur la Croix... fruit du travail d'un charpentier...

« La perte du travail qui frappe de nombreux frères et sœurs, et qui est en augmentation ces der-

niers temps à cause de la pandémie de la Covid-19, doit être un rappel à revoir nos priorités. »

Quelles priorités ? Celles de prier et de faire pénitence ? Loin de là !

« Implorons saint Joseph travailleur pour que nous puissions trouver des chemins qui nous engagent à dire : aucun jeune, aucune personne, aucune famille sans travail ! »

Pour aller tous au Ciel ? La fin ultime de ce recours à saint Joseph, patron de la bonne mort, n'est pas même mentionnée par le pape François.

« 7. PÈRE DANS L'OMBRE »

« *L'ombre du Père* » est le titre d'un roman de l'écrivain polonais Jan Dobracziński auquel se réfère le Saint-Père : *« Avec l'image suggestive de l'ombre, il définit la figure de Joseph qui est pour Jésus l'ombre sur la terre du Père Céleste. Il le garde, le protège, ne se détache jamais de lui pour suivre ses pas. Pensons à ce que Moïse rappelle à Israël : “Tu l'as vu aussi au désert : Yahweh ton Dieu te soutenait comme un homme soutient son fils.” »* (Dt 1,31)

C'est ainsi que Joseph a exercé la paternité pendant toute sa vie.

« On ne naît pas père, on le devient. Et on ne le devient pas seulement parce qu'on met au monde un enfant, mais parce qu'on prend soin de lui de manière responsable. Toutes les fois que quelqu'un assume la responsabilité de la vie d'un autre, dans un certain sens, il exerce une paternité à son égard. »

« Dans la société de notre temps, les enfants semblent souvent être orphelins de père. Même l'Église d'aujourd'hui a besoin de pères. L'avertissement de saint Paul aux Corinthiens est toujours actuel : “Auriez-vous des milliers de pédagogues dans le Christ, vous n'avez pas plusieurs pères.” (1 Co 4,15) Chaque prêtre ou évêque devrait pouvoir dire comme l'Apôtre : “C'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés dans le Christ Jésus.” (ibid.) Et aux Galates il dit : “Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.” (4,19) »

Qu'en est-il du pape François, notre Saint-Père. Est-il comme saint Paul ?

« Être père signifie introduire l'enfant à l'expérience de la vie, à la réalité. Ne pas le retenir, ne pas l'emprisonner, ne pas le posséder, mais le rendre capable de choix, de liberté, de départs. C'est peut-être pourquoi, à côté du nom de père, la tradition a qualifié Joseph de “très chaste” » !

Vraiment ? Le dessein de rayer la Vierge Marie de l'horizon est ici manifeste ! Et il jette un doute sur la foi du Saint-Père dans la virginité perpétuelle de Marie.

La Vierge Marie est « *pleine de grâce* », Immaculée, en vue de sa vocation à la Maternité divine. La grâce de saint Joseph est d'être prédestiné à devenir l'époux virginal de la Vierge Mère de Dieu, par virginité de son Épouse, père virginal de Jésus. « *Père d'autant plus fortement qu'il l'est plus chastement* », dit saint Augustin. Parce que l'Esprit-Saint féconde la virginité de Marie et, par elle, donne à Joseph son époux, Jésus pour fils.

Le patriarche Joseph de l'Ancien Testament, fils de Jacob et objet de ses prédilections, est la figure de saint Joseph, objet des prédilections de notre très chéri Père Céleste. Son exil en Égypte annonce la fuite en Égypte de Jésus, Marie, Joseph. Sa chasteté annonce celle de saint Joseph, *chaste gardien de la Vierge, custos pudice virginis*.

Devenu vice-roi d'Égypte, Joseph est la figure de saint Joseph, *protector sanctæ Ecclesiæ*. Joseph nourrit le peuple d'Égypte et les peuples voisins au temps de la famine. C'est à toute la terre que saint Joseph prépare et conserve le Pain céleste... Après avoir récolté le Froment semé dans le sein virginal de Marie par l'opération du Saint-Esprit, comme son bien propre. Car « *la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux*, dit Bossuet. *Elle est à lui par son mariage.* »

Bossuet veut dire : elle est à lui en vertu de la loi la plus fondamentale du mariage, à savoir l'appartenance mutuelle de l'épouse à l'époux, et de l'époux à l'épouse ; en vertu de cette loi du mariage selon laquelle le corps de l'époux est à l'épouse, et le corps de l'épouse est à l'époux, si bien qu'ils ne font qu'un. La pureté de l'Immaculée est à saint Joseph, continue Bossuet, par les chastes soins par lesquels il l'a conservée.

« *Ô féconde virginité ! Si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve, et tous deux la présentent au Père éternel comme un bien gardé par leurs soins communs.* »

« *Comme il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son Fils non pas à la vérité par la chair ; mais il est son Fils par l'esprit à cause de l'alliance qui le joint avec sa Mère.* »

Aussi vrai que Joseph est l'époux virginal de Marie, aussi vrai il est le Père virginal, *Pater virgo*, de Jésus, par la virginité de son Épouse. Et cette paternité regarde, non pas seulement l'humanité de Notre-Seigneur, mais sa Personne divine, deuxième Personne de la Sainte Trinité. C'est en vertu de cette « *communication des idiomes* », c'est-à-dire des propriétés de la nature humaine et de la nature divine en l'unique Personne du Verbe Incarné que le concile d'Éphèse a proclamé la maternité divine de Marie

Theotokos, Mère de Dieu. Ainsi de saint Joseph, ombre prochaine, portrait visible du Père aux yeux de Jésus.

« *“On députe un vicaire, on envoie, et parfois bien loin de soi, un ministre ou un représentant ; on ne se sépare pas de son ombre, et l'ombre non plus ne se sépare point de celui qui la produit”*, explique Mgr Gay dans ses conférences aux mères chrétiennes.

« *D'où la puissance de saint Joseph, comparable à celle du Saint-Père, avec cette différence : le Pape commande au nom de Dieu, oui, mais à des hommes. Il n'a juridiction ni sur les anges, ni sur les bienheureux du Ciel, ni sur les âmes du purgatoire.* »

« *“Or, ce n'est ni sur un homme seulement, ni sur l'humanité entière, ni sur la société des anges, ni même sur une créature quelle qu'elle soit, que Joseph exerce son autorité. Chose inouïe et presque incroyable. C'est sur un vrai Dieu, le vrai Dieu, l'unique véritable.”* »

La conclusion du Pape anéantit cette autorité, ce “patronage” qui a brillé avec un éclat particulier dans le ciel de Fatima, le 13 octobre 1917 :

« *Notre-Dame ayant disparu dans l'immensité du firmament, nous avons vu, à côté du soleil, saint Joseph avec l'Enfant-Jésus, et Notre-Dame vêtue de blanc avec un manteau bleu. Saint Joseph et l'Enfant-Jésus semblaient bénir le monde avec des gestes qu'ils faisaient de la main en forme de croix.* »

Selon le pape François, la chasteté de Joseph « *n'est pas une indication simplement affective, mais c'est la synthèse d'une attitude qui exprime le contraire de la possession. La chasteté est le fait de se libérer de la possession dans tous les domaines de la vie. C'est seulement quand un amour est chaste qu'il est vraiment amour. L'amour qui veut posséder devient toujours à la fin dangereux, il emprisonne, étouffe, rend malheureux. Dieu lui-même a aimé l'homme d'un amour chaste, en le laissant libre même de se tromper et de se retourner contre lui. La logique de l'amour est toujours une logique de liberté, et Joseph a su aimer de manière extraordinairement libre. Il ne s'est jamais mis au centre. Il a su se décentrer, mettre au centre de sa vie Marie et Jésus.* »

Le pape François nous invite à faire de même comme si c'était donné à tout le monde, à l'initiative de chacun. Eh bien, soit ! Mais comment faire ? Le Pape se souvient sans doute du souci de saint Jean de la Croix de ne pas retenir ceux qu'il aime, de ne pas les retenir mais que, par lui, ils passent directement à son Dieu, seul digne d'être aimé, et la Vierge Marie excellemment ne pouvait pas arrêter le regard. Elle était porteuse de Dieu, et donc, c'est la gloire de Dieu qui rayonnait sur son visage. C'est comme un toucher divin miraculeux et, par la Vierge Marie, saint Joseph

va vers le Père, il se trouve détaché de lui-même et favorisé d'une chasteté parfaite et souveraine attention, occupation, disposition de tout l'être à la présence de Dieu en Marie, par Marie, avec Marie, pour Marie dont le nom est l'Immaculée Conception. Il a pu se jeter en elle, pour ainsi dire, lui donner son cœur, et trouver en elle Dieu, la marque de Dieu, le don de Dieu.

Imaginons le *MAGNIFICAT* de saint Joseph, nous disait l'abbé de Nantes, notre Père qui, à son insu, formulait ainsi son propre cantique :

« Son sentiment sidéré, adorant, du don qui lui était fait ! Comment ? À moi, Elle ? Pas une fois, pas une minute ni deux, mais toute cette journée à passer avec elle, puis toute ma vie ! Est-ce Dieu Jésus possible ? Avec magnanimité, saint Joseph entre dans ces voies mystérieuses de l'union à Dieu par Marie. »

Médiatrice alors ? !

Le pape François rencontre à nouveau la pensée de notre Père lorsqu'il continue :

« Le bonheur de Joseph n'est pas dans la logique du sacrifice de soi, mais du don de soi. » Ainsi le mariage entre saint Joseph et la Vierge Marie est le contrat sacré d'un don mutuel, qui est celui de leur virginité et dont le fruit est l'Enfant-Jésus, né de cette union virginale : « Saint Joseph, en aimant la Vierge Marie telle qu'elle était, l'Immaculée Conception, est parfaitement entré dans l'amour de complaisance que Dieu le Père avait pour cette enfant bénie. Et donc, l'amour de saint Joseph aspirait à la maternité divine de Marie, du même mouvement que Dieu le Père trouvait qu'elle était digne d'être la Mère du Sauveur. En ce sens-là, s'il y a quelqu'un qui a appelé de ses vœux, qui a voulu et qui a été pour ainsi dire coopérateur mystique et moral de la venue du Christ dans les entrailles bénies de la Vierge Marie, c'est celui qui était son époux et qui l'aimait d'un amour incomparable. Il l'aimait tellement qu'il l'aimait comme Dieu, et il a désiré cette fécondité de la Vierge. »

Le pape François anéantit le patronage de saint Joseph en affirmant que « Joseph a toujours su que cet Enfant n'était pas le sien » ! Et il engage tous les pères de famille à imiter saint Joseph, car « chaque enfant porte toujours avec soi un mystère, un inédit qui peut être révélé seulement avec l'aide d'un père qui respecte sa liberté. Un père qui est conscient de compléter son action éducative et de vivre pleinement la paternité seulement quand il s'est rendu "inutile", quand il voit que l'enfant est autonome et marche tout seul sur les sentiers de la vie, quand il se met dans la situation de Joseph qui a toujours su que cet Enfant n'était pas le sien mais avait été simplement confié à ses soins. Au fond, c'est ce que laisse entendre Jésus quand il dit : "N'appellez personne votre Père sur la terre : car vous n'en avez qu'un, le Père céleste" (Mt 23,9). »

Sans doute est-ce la raison pour laquelle je n'ai jamais reçu la moindre réponse à mes supplices répétées, adressées filialement à notre Saint-Père le pape François. C'est pourquoi je me tourne maintenant vers "l'ombre" de notre Père Céleste, saint Joseph dont la Lettre apostolique de François a pour but « de faire grandir l'amour envers ce grand saint, pour être poussés à implorer son intercession et pour imiter ses vertus et son élan », conclut François, en rappelant que Jésus reste l'« unique médiateur » (1 Tm 2,5) auprès de Dieu le Père notre « avocat » (1 Jn 2,1), « toujours vivant pour intercéder en notre faveur » (He 7,25 ; cf. Rm 8,34). »

Mais alors, que reste-t-il à saint Joseph ? Ceci :

« Chaque fois que nous nous trouvons dans la condition d'exercer la paternité, nous devons toujours nous rappeler qu'il ne s'agit jamais d'un exercice de possession, mais d'un "signe" qui renvoie à une paternité plus haute. En un certain sens, nous sommes toujours tous dans la condition de Joseph : une ombre de l'unique Père céleste qui "fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes" (Mt 5,45) ; et une ombre qui suit le Fils. »

C'est la raison pour laquelle, depuis Paray-le-Monial, les rois de France, et les chefs de l'Église de Léon XIII à François, font fi des demandes du Sacré-Cœur et de sa ferme intention de triompher de ses ennemis. C'est la raison pour laquelle depuis 1917, le Cœur Immaculé de Marie se présente en vain comme l'ultime recours contre l'apostasie montante des méchants et les menaces de guerres qui en seront le châtiment dévastateur.

Alors, « il me semble, prédisait l'abbé de Nantes, notre Père, que va se lever dans le monde un beau jour en quelque endroit un berger ou un ignorant quelconque et qui va faire savoir au monde que tant qu'on n'aura pas invoqué saint Joseph, on ne sera pas sauvé, et que Jésus ne peut résister aux demandes de la Sainte Vierge et que la Sainte Vierge ne peut qu'obéir à saint Joseph, parce que c'est lui le patron. »

« Dieu veut qu'on obéisse à l'autorité paternelle qui représente Dieu le Père. De la même manière que le Fils et le Saint-Esprit au Ciel obéissent en tout à Dieu le Père, parce que c'est de Lui que la vie procède et parce qu'ils sont tout rapportés à Dieu le Père, de la même manière Dieu a voulu qu'il y ait des pères, que la société soit paternelle ; il a fait d'Adam la figure du Christ et le Christ, c'est le chef, c'est le patron. »

Le « berger » objet de ces vœux, « ignorant quelconque », s'est levé. Nous le ferons connaître le mois prochain, s'il plaît à Dieu.

(père Bruno de Jésus-Marie.

« ALLEZ À JOSEPH, ET FAITES CE QU'IL VOUS DIRA. » (Gn 41,55)

Le 8 décembre 1870, Pie IX plaçait l'Église catholique sous le patronage de saint Joseph par le décret "QUEMADMODUM DEUS" que l'on va lire. Le Pape de l'Immaculée Conception et du Syllabus avait déjà beaucoup fait pour promouvoir le culte de saint Joseph, car son cœur était constamment tourné vers lui. Portant la charge de l'Église en butte aux Portes de l'enfer, il était sûr de trouver en saint Joseph un cœur compatissant et une aide efficace. Le saint Pontife mourut en paix, heureux d'avoir fait connaître ce "secret" du Père Céleste :



« De même que Dieu établit le patriarche Joseph, fils de Jacob, gouverneur de toute l'Égypte, pour assurer au peuple le froment nécessaire à la vie, ainsi, quand furent accomplis les temps où l'Éternel allait envoyer sur la terre son Fils unique pour racheter le monde, il choisit un autre Joseph dont le premier était la figure ; il l'établit Seigneur et Prince de sa maison et de ses biens ; il commit à sa garde ses plus riches trésors. En effet, Joseph épousa l'Immaculée Vierge Marie, de laquelle, par la vertu du Saint-Esprit, est né Jésus-Christ, qui voulut aux yeux de tous passer pour le fils de Joseph et daigna lui être soumis.

« Celui que tant de prophètes et de rois avaient souhaité de voir, non seulement Joseph le vit, mais il conversa avec lui, il le pressa dans les bras d'une paternelle tendresse, il le couvrit de baisers ; avec un soin jaloux et une sollicitude sans égale, il nourrit Celui que les fidèles devaient manger comme le Pain de l'éternelle vie.

« En raison de cette dignité sublime à laquelle Dieu éleva son très fidèle serviteur, toujours l'Église a exalté et honoré saint

Saint Joseph, Patron de l'Église universelle (vitrail de Saint-Remi de Troyes).

Joseph d'un culte fervent et exceptionnel, quoique inférieur à celui qu'elle rend à la Mère de Dieu ; toujours, dans les heures critiques, elle a imploré son assistance. Or, dans les temps si tristes que nous traversons, quand l'Église elle-même, poursuivie de tous côtés par ses ennemis, est accablée de si grandes calamités, que les impies se persuadent déjà qu'il est enfin venu le temps où les portes de l'enfer prévaudront contre elle, les vénérables Pasteurs de l'univers catholique, en leur nom et au nom des fidèles confiés à leur sollicitude ont humblement prié le Souverain Pontife qu'il daignât déclarer saint Joseph patron de l'Église universelle.

« Ces prières ayant été renouvelées plus vives et plus instantes durant le saint concile du Vatican, notre Saint-Père Pie IX, profondément ému par l'état si lamentable des choses présentes et voulant se mettre, lui et tous les fidèles, sous le très puissant patronage du saint patriarche Joseph, a daigné se rendre aux vœux de tant de vénérables pontifes. C'est pourquoi il déclare solennellement saint Joseph patron de l'Église catholique.

« Sa Sainteté ordonne en même temps que la fête du saint, fixée au 19 mars, soit désormais célébrée sous le rite double de première classe, sans octave toutefois, à cause du saint Carême. Elle a voulu en outre que la présente déclaration fût faite par décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en ce jour consacré à la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, Épouse du très chaste Joseph, et que ce décret ait force de loi, nonobstant toute opposition ou disposition contraire. »

LA VIERGE MARIE, RÉGENTE DE FRANCE

PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871

NOUS célébrons en ce mois de janvier 2021 le 150^e anniversaire de l'apparition de Notre-Dame à Pontmain, au terme de six mois d'une guerre qu'on appelle "*la guerre oubliée*", dont les leçons sont utiles à méditer aujourd'hui. Ce qu'Elle a accompli durant l'"*année terrible*" en faveur de la France infidèle, et durement châtiée en raison de cette infidélité même, trace un chemin de lumière et d'espérance dans nos temps de détresse nationale. C'est Elle qui, par délégation de souveraineté divine, règle tout en fonction du message qu'Elle veut *«faire passer à son peuple»*, comme Elle dit à La Salette (19 septembre 1846). Dans la nuit du 18 au 19 juillet 1830, c'est avec une infinie tristesse qu'Elle annonça à la sœur Catherine Labouré, dans la chapelle du noviciat des Filles de la Charité, rue du Bac à Paris : *«De grands malheurs arriveront... Le moment viendra où le danger sera grand, on croira tout perdu, là je serai avec vous.»* Comme la novice se demandait quand ces événements se produiraient : *«J'ai très bien compris, raconte-t-elle : 40 ans.»* Quarante ans après, jour pour jour, le 19 juillet 1870, la France déclarait follement la guerre à la Prusse.

Pendant les six mois que dura le conflit (juillet 1870 - janvier 1871), l'Immaculée tint sa promesse : *«Je serai avec vous.»* Non pas auprès des instances politiques, impériales ou républicaines, car celles-ci ne recouraient pas à Elle, ni auprès de nos chefs militaires, mais au milieu de son peuple de France, de ses soldats qui, dans l'épreuve, plaçaient en Elle leur confiance. Privée depuis quarante ans de son roi légitime, ballottée d'usurpations en républiques deuxième puis troisième, avec l'Empire plébiscitaire entre les deux, la France alla jusqu'au bord du gouffre. Alors qu'on croyait *«tout perdu»*, la Sainte Vierge apparut le 17 janvier à sept petits enfants du village de Pontmain, dans ce diocèse de Laval consacré à l'Immaculée Conception, pour annoncer que le temps de la Miséricorde était venu, que l'ennemi n'irait pas plus loin... à une condition : *«Mais priez mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps • Mon Fils se laisse toucher.»*

Vitrail de la basilique Notre-Dame du Sacré-Cœur à Issoudun, ex-voto de Châteauroux en action de grâces pour sa préservation pendant la guerre de 1870-1871. La ville est en perspective. Sur le devant, le général de Sonis est à genoux, abaissant son épée devant la bannière que lui présentent les Missionnaires de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Près de lui, Charette porte l'étendard de Loigny, où se détache l'invocation : *«Cœur de Jésus, sauvez la France.»* Henri de Cathelineau, sur la poitrine duquel brille l'image du Sacré-Cœur, lui donne la main et porte de l'autre une bannière de la Vierge. Près du colonel de Charette, un zouave pontifical. Près de Cathelineau, un soldat du Corps vendéen. Au-dessus, deux anges portent une banderole avec ces mots : *«Elle est l'Espérance des désespérés.»*



Pour comprendre la “stratégie” dont la Sainte Vierge a usé et usera sans doute encore pour instruire et sauver ses enfants, il importe d’en chercher les causes secondes et instrumentales. « Lorsque nous étudions le passé, disait notre Père, il faut avoir un esprit réactionnaire : il faut savoir *pourquoi* les choses ont été mal. » Ressaisissons donc le fil directeur de ces événements, afin d’avoir une intelligence plus claire et plus intime des pensées de la Vierge Marie, “Régente au saint Royaume de France”.

BISMARCK : « PAR LE FER ET LE SANG. »

Et d’abord, qui est responsable de cette guerre ? Notre Père le dit sans ambages dans sa géopolitique et son histoire volontaire : « L’unification de l’Allemagne, qui est l’œuvre de Bismarck, fut pour nous le commencement de nos grands malheurs. » Otto von Bismarck, ce colosse poméranien qui, en bon luthérien, lisait tous les soirs la Bible pour s’assurer que Dieu était avec lui et sa nation, devint ministre d’État du roi de Prusse, Guillaume I^{er} de Hohenzollern, en octobre 1862. Devant l’opposition du parlement, le *Landstag*, à la réforme de l’armée qu’il jugeait nécessaire à l’accomplissement de son dessein, il eut cette parole qui fait froid dans le dos : « *L’unité de l’Allemagne ne sera pas obtenue par des parlottes parlementaires, mais par le fer et le sang.* »

Porté par la volonté de revanche de l’armée prussienne pour effacer l’humiliation que Napoléon Bonaparte lui avait fait subir à Iéna en 1806, cet “Attila de la diplomatie”, aidé de Roon, ministre de la guerre, et de Moltke, chef d’état-major de l’armée, poursuivit implacablement son objectif. C’était celui de la franc-maçonnerie internationale, qui avait opté pour l’hégémonie prussienne plutôt que l’autrichienne, comme le redoutaient les catholiques westphaliens du *Zentrum* (cf. Sœur Muriel, *LE SECRET DE LA BIENHEUREUSE MARIE DU DIVIN CŒUR*, chapitre IV). De son côté, Bismarck avait compris qu’en France, le régime impérial serait utile à l’intérêt prussien, comme plus tard la République : « *Reconnaissez l’Empire, suggérait-il à son roi, c’est un régime qui, dans un avenir prochain, rendra service à la Prusse.* » Le premier ennemi à abattre était l’Autriche. Bismarck fit donc obstacle aux projets de l’empereur François-Joseph et des Princes, et réussit à imposer son programme : réorganisation de l’armée prussienne, renforcement de l’union douanière du *Zollverein*, annexion des duchés danois de Schleswig-Holstein, guerre éclair menée contre l’Empire d’Autriche allié aux États catholiques du Sud et leur écrasement à Sadowa le 3 juillet 1866, création d’une Confédération des États du Nord, dotée d’une armée et d’un budget communs.

Dans l’esprit du chancelier de fer, seule une nouvelle guerre contre la France pourrait réaliser

l’unité allemande convoitée. L’Allemagne unifiée serait ensuite l’instrument dont il avait besoin pour mener contre le catholicisme exécré son “*Kulturkampf*”, combat décisif, rationaliste, étatique, équivalent à une seconde réforme luthérienne.

En 1866, notre attaché militaire à Berlin, le lieutenant-colonel Stoffel, fut autorisé à suivre l’armée prussienne en campagne, il y découvrit avec stupeur sa supériorité évidente, en rapidité de mobilisation, en effectifs, en armements, surtout d’artillerie, en qualité de commandement, grâce au corps d’officiers d’état-major que Moltke a formé personnellement à la conception et à la conduite des opérations. Pendant quatre ans, Stoffel envoya à Paris des rapports de plus en plus alarmants : « *Les chefs de l’armée prussienne savent la grande guerre, oubliée par nos généraux... Nation et armée révèlent un esprit, une énergie, une discipline, une instruction qui en feront pour nous, le cas échéant, les plus redoutables adversaires.* » Et encore : « *Il faut nous le tenir pour dit : nous ne surprendrons pas la Prusse et toute l’Allemagne marchera avec elle si nous lui faisons la guerre.* » L’empereur des Français était donc averti. Mais Napoléon III était habité par de telles chimères, en particulier le principe des nationalités hérité de la Révolution, que pour lui, l’unification de l’Allemagne autour de la Prusse était un progrès vers la construction de l’Europe.

NAPOLÉON III LE LIBÉRAL

Pour s’assurer les suffrages, l’Empire avait promis la paix. Il ne cessa pourtant de faire la guerre – Crimée 1854, Italie 1859, Mexique 1862-67 –, manquant à nos alliés naturels, fortifiant nos plus redoutables ennemis. Devant la montée des périls, Napoléon III voulut, sur les conseils du maréchal Niel, entreprendre une réforme de l’armée française qui échoua à cause de la formidable opposition rencontrée au Parlement. « Pitoyables débats ! Piteuses discussions au cours desquelles on voit les représentants que la France s’est donnés préparer par aveuglement son malheur. Le Corps législatif a bien mérité en ces jours-là la reconnaissance de Bismarck. Les Français devraient garder en mémoire le honteux florilège des déclarations de ceux qui ont alors inconsciemment décidé d’envoyer notre armée à la boucherie et de livrer aux Prussiens l’Alsace et la Moselle. » (Philippe Seguin, *LOUIS NAPOLÉON LE GRAND*, 1990, p. 391)

On connaît la réponse du maréchal Niel qui réclamait qu’au moins la Garde nationale mobile soit soumise à des périodes de réserve. « *Vous voulez donc faire de la France une caserne ?* » cria Jules Favre. Se tournant vers son interrupteur, Niel répondit d’une voix basse : *Et vous, prenez garde d’en faire un cimetière...* » La loi fut votée, mais interdisait toute convocation des “Mobiles” dépassant

la journée ! Les Républicains prétendaient qu'il n'y avait pas besoin d'armée permanente, qu'au moment du danger, la France se dresserait, comme en 1792, pour la cause de la liberté. « *Nous sommes dans un temps de sottises ! C'est l'opposition qui les dit, et c'est le gouvernement qui les fait* », notait désabusé le duc de Broglie. Comme l'a montré notre Père, les uns comme les autres étaient atteints du virus du parlementarisme. Léon de Montesquiou en a fait une démonstration éblouissante : « Dans les années qui précèdent 1870, l'Empire se prépare, il est vrai, à la guerre. Mais à quelle guerre ? À la guerre des partis, à la bataille électorale. C'est à vaincre sur ce terrain, à se faire plébisciter, que le gouvernement donne tout son soin. Il se soumet donc aux lois de cette lutte. Pour gagner des électeurs, il renonce à exiger les sacrifices nécessaires au salut du pays. » (1870, *LES CAUSES POLITIQUES DU DÉSASTRE*, 1911, p. 5)

Un officier de valeur, catholique et royaliste, jeta comme Stoffel un cri d'alarme. Le général Ducrot commandait la 6^e division en garnison à Strasbourg, de 1865 à 1870 et, à ce titre, était bien placé pour savoir ce qui se passait au-delà de la frontière. « *La guerre est inévitable, écrit-il en novembre 1867, et notre préparation comparée à celle de la Prusse est dérisoire ; le jour où la lutte commencera, nos forces seront à celles de nos adversaires dans la proportion de un à trois.* » En 1869, il a le pressentiment de la catastrophe à venir : « *Un beau jour, la Prusse, devenue l'arbitre de l'Europe, mettra son talon sur la France, annexant au grand Empire germanique la Lorraine et l'Alsace, tandis que le désordre et l'anarchie bouleverseront notre pauvre pays.* »

Il ne manquait plus à Bismarck qu'un prétexte, une occasion favorable pour susciter la guerre désirée, ce fut la succession au trône d'Espagne. Habilement, il mit en avant la candidature de Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, qui commença par accepter puis refusa, mais Napoléon III, poussé par ses ministres et l'opinion publique, exigea que le roi de Prusse, en sa qualité de chef de famille, donnât l'assurance que cette candidature serait exclue à tout jamais. Guillaume I^{er}, en cure à Ems, blessé par cette demande, fit savoir à notre ambassadeur qu'il en resterait là et communiqua sa décision à son chancelier. Bismarck rédigea alors une dépêche à l'intention des cours d'Europe qui, sans travestir les faits, en donnait une présentation offensante pour la France, comptant qu'elle agirait comme un chiffon rouge sur l'opinion française. Ce qui se produisit et, le 19 juillet, la France déclarait la guerre à la Prusse ! « Napoléon III est tombé dans le piège qui lui était tendu et porte ainsi l'opprobre d'avoir déclaré la guerre. » (Jean-Paul Bled)

« *À aucune époque, le maintien de la paix n'a été plus assuré* », déclarait le chef du gouvernement

Émile Ollivier le 30 juin 1870, pour justifier une réduction du contingent. Trois semaines n'étaient pas écoulées qu'il prenait la responsabilité de déclarer la guerre « *d'un cœur léger* », ayant reçu l'assurance de son ministre de la guerre, le maréchal Leboeuf, qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre à nos soldats ! « Curieuses séquelles de la Révolution de 1789, écrit notre Père. La France décapitée de son chef royal va, au gré de ses maîtres du moment, du pacifisme le plus niais, doublé d'antimilitarisme, d'internationalisme, au bellicisme soudain le plus fanatique, le plus coléreux, le plus fou... comme des ondes de fièvre, d'où vient la guerre et survient la défaite. » (CRC n° 160, *CONTRE LA GUERRE*, décembre 1980, p. 4)

Tel était le salaire de notre apostasie publique. Il y a longtemps que Notre-Dame qui, durant des siècles, avait inspiré à nos rois de « toujours raison garder », s'était éloignée de ces nouveaux pouvoirs aux mœurs douteuses, délaissant leur palais et leur parlement, les abandonnant à leurs propres conseils. Avions-nous au moins des alliés ? Non, hélas, ni l'Angleterre victorienne et germanophile, alliée d'hier contre la Russie, ni cette dernière, dont on ignorait le pacte qui la liait à la Prusse, ni l'Autriche, que nous n'avions pas soutenue quatre ans plus tôt, ni l'Italie qui devait son unité à la France, mais ne voulut pas s'engager. Ollivier prétendit ensuite que c'est la « Question romaine » qui causa la défection de l'Italie. Il n'en est rien.

PIE IX FACE À LA RÉVOLUTION

En affaiblissant l'Autriche, qui ne représentait aucun danger pour elle, la France favorisa l'unification de ses deux grands voisins, la Prusse et l'Italie, qui ne lui en eurent aucune reconnaissance. « Par Solferino, Napoléon III préparait Sadowa, et au-delà de Sadowa, Sedan. » (Yvan Gobry, *PIE IX, LE PAPE DES TEMPÊTES*, 1999, p. 452)

C'est le double jeu mené par l'empereur des Français qui précipita sa perte. En même temps qu'il se faisait l'agent et le serviteur de l'unité italienne, par idéologie révolutionnaire, il se voulut le champion de l'indépendance romaine et de l'inviolabilité des États pontificaux, comme l'impératrice Eugénie et les catholiques de France lui en faisaient un devoir. En 1866, fut constituée une « Légion romaine » de 1200 volontaires, bientôt renforcée par un corps de « Zouaves pontificaux », recrutés en France, en Belgique, au Canada, en Rhénanie, etc. « *La révolution et l'impiété menacent de toutes parts la capitale du monde catholique*, leur déclara Pie IX, et Dieu, par votre moyen, empêche les passions d'aller au-delà des limites qu'il leur assigne pour le moment. » À leur tête, commandait le général allemand Kanzler et, pour les mener au combat, le colonel français de Charette, petit-neveu du héros vendéen.

Leur éclatante victoire de Mentana (3 novembre 1867) sur les “Chemises rouges” de Garibaldi qui jouissaient de la complicité des troupes piémontaises laissa un répit à la Papauté et permit la tenue du concile Vatican I. Mais en juillet 1870, les bruits de guerre contraignirent les Pères à regagner chacun leur pays. À la veille de se séparer, ils promulguèrent le dogme de l’infaillibilité pontificale (18 juillet), sous un orage effroyable qui s’était déchaîné sur Rome, présage des tempêtes à venir. La Chaire de Pierre, centre de la Vérité et de l’Unité catholiques, était affermie.

Huit jours après, Napoléon III rappelait son corps expéditionnaire et laissait au gouvernement italien le soin de garder les frontières pontificales contre l’invasion des garibaldiens. C’était lui donner liberté de s’emparer de Rome et de trahir ses engagements. « L’intérêt français, en 1870, était solidaire de celui du Saint-Siège, écrit Bainville pour répondre à Ollivier. Tant il est vrai que tout ce qui se fait contre le catholicisme se fait contre la France, et réciproquement. » (*BISMARCK ET LA FRANCE*, 1911, p. 174)

Le 20 septembre, à la *Porta Pia*, les derniers soldats à défendre le Saint-Siège furent nos admirables Zouaves français, dont certains, tel le jeune comte Henri de Verthamon, portaient, cousue sur leur veste, une petite croix rouge, en esprit de croisade. Ce sont des choses que la Sainte Vierge n’oublie pas...

LA “GRANDE ILLUSION”

À l’annonce de la déclaration de guerre, Paris délire. Les boulevards ne sont que cohues enthousiastes, avec des cris répétés : « À Berlin ! » et des rêves fébriles de victoire. La Province est plus calme. Le pays accepte, étonné, la guerre. On lui a dit que tout était prêt, il a donc confiance. Mais ce sont des mensonges. « Rien n’est plus triste, écrit un témoin, que l’état d’un peuple saturé de faussetés et parvenu à ce point d’aveuglement où le mensonge et la vérité se mêlent, où l’inexactitude est devenue une invincible coutume, propagée d’en haut jusqu’en bas. »

On est stupéfait quand on constate dans quelles conditions d’impréparation la France du Second Empire, trop sûre d’elle-même, s’est jetée dans la guerre. Les carences étaient criantes. La concentration des troupes s’effectua dans un désordre incroyable, alors que nous possédions un meilleur réseau de chemin de fer que les Allemands, et il fallut vingt-deux jours à l’armée française pour se déployer le long de la frontière, alors que l’armée allemande fut mobilisée et acheminée en onze jours, selon un plan méthodique préparé dans ses moindres détails.

Dispersée en sept corps d’armées sur plus de 250 kilomètres, l’armée française compte 245 000 hommes, répartis en 332 bataillons d’infanterie, 247 escadrons de cavalerie, 154 batteries d’artillerie, 780

canons. De son côté, l’armée allemande a mis sous les armes 462 000 fantassins, 57 000 cavaliers, 1 558 canons, soit 473 bataillons d’infanterie, 374 escadrons, 260 batteries d’artillerie. Surclassée en effectifs et en matériels, l’Armée impériale va de plus se révéler inférieure sur le plan tactique :

Une infanterie vaillante, bien armée – le chassepot est un excellent fusil, mais le niveau d’instruction des soldats est trop faible pour permettre une utilisation optimale de la puissance de feu –, et écrasée par le sac ; une élégante et intrépide cavalerie, formée en vue de la charge, qui méconnaît les missions essentielles d’éclairage et de reconnaissance, elle se fera tuer glorieusement et inutilement ; une artillerie bien exercée, admirable au feu, mais dont les pièces sont très largement inférieures en portée, en précision et en vitesse de tir par rapport au canon Krupp allemand, et qui n’effectue plus de réglages méthodiques. La coopération entre les armes, notamment l’infanterie et l’artillerie, est très peu développée. « Les troupes françaises, écrit von der Goltz, s’étaient accoutumées à moissonner les gloires sans grands efforts, et leurs lauriers couvraient bien des incapacités. » (cité par Frédéric Canonge, *HISTOIRE MILITAIRE*, 1908, t. II, p. 22) L’intendance, indépendante du commandement, sera souvent dépassée, les ambulances se retrouveront dans un état pitoyable de pénurie. Bref, un vaste organisme invertébré et surtout mal commandé. « *Nous vivions trop*, dira le général de Sonis, *sur les gloires du passé et nous ne travaillions plus...* » Quant aux gardes mobiles, bien sûr ils sont volontaires, enthousiastes et indisciplinés à Paris, plus endurants en province, mais avant d’en faire de bons soldats disciplinés, sachant se battre et tenir face à des soldats de métier et à une *Landwehr* minutieusement préparée, il faudra du temps !

L’empereur se porte aux armées, laissant la régence à l’impératrice Eugénie. Lorsqu’on est neveu de Napoléon, on porte la victoire avec soi ! Or c’est maintenant un vieil homme, malade de la pierre, qui se traîne, épuisé de souffrance. Le plan de guerre français, qui prévoit une offensive en territoire ennemi avec l’armée du Rhin (sept corps d’armées), est abandonné aux derniers jours de juillet, parce que complètement irréalisable, et chaque chef d’armée, Mac-Mahon pour l’Alsace, Bazaine pour la Lorraine, est laissé à son improvisation et son incompétence. Les Allemands partent en corps constitués depuis Landau, Mayence et Trèves, selon un plan bien préparé, vingt fois revu et corrigé par Moltke depuis treize ans, ce sont eux qui bénéficieront de l’initiative stratégique. Répartis en trois armées, ils arrivent à la frontière, soutenus par une logistique bien rodée. Détail cruel : leurs officiers possèdent d’excellentes cartes de France, tandis que nos officiers en sont totalement dépourvus.

Bref, tout s'annonce très mal pour nous. Le drame qui va se jouer en quatre semaines a certes des causes politiques et militaires, mais surtout surnaturelles et morales : pour s'être éloignés de Dieu, avoir blasphémé son Nom et la sainte Loi du dimanche, pour n'avoir pas entendu les appels de leur Reine à la prière et à la pénitence, à La Salette (1846) et à Lourdes (1858), les Français vont être châtiés, comme dit le prophète, « *in manu iniquitatis suæ* », par la main de leurs propres iniquités. En d'autres termes : on ne l'a pas volé et on est puni par où on a péché...

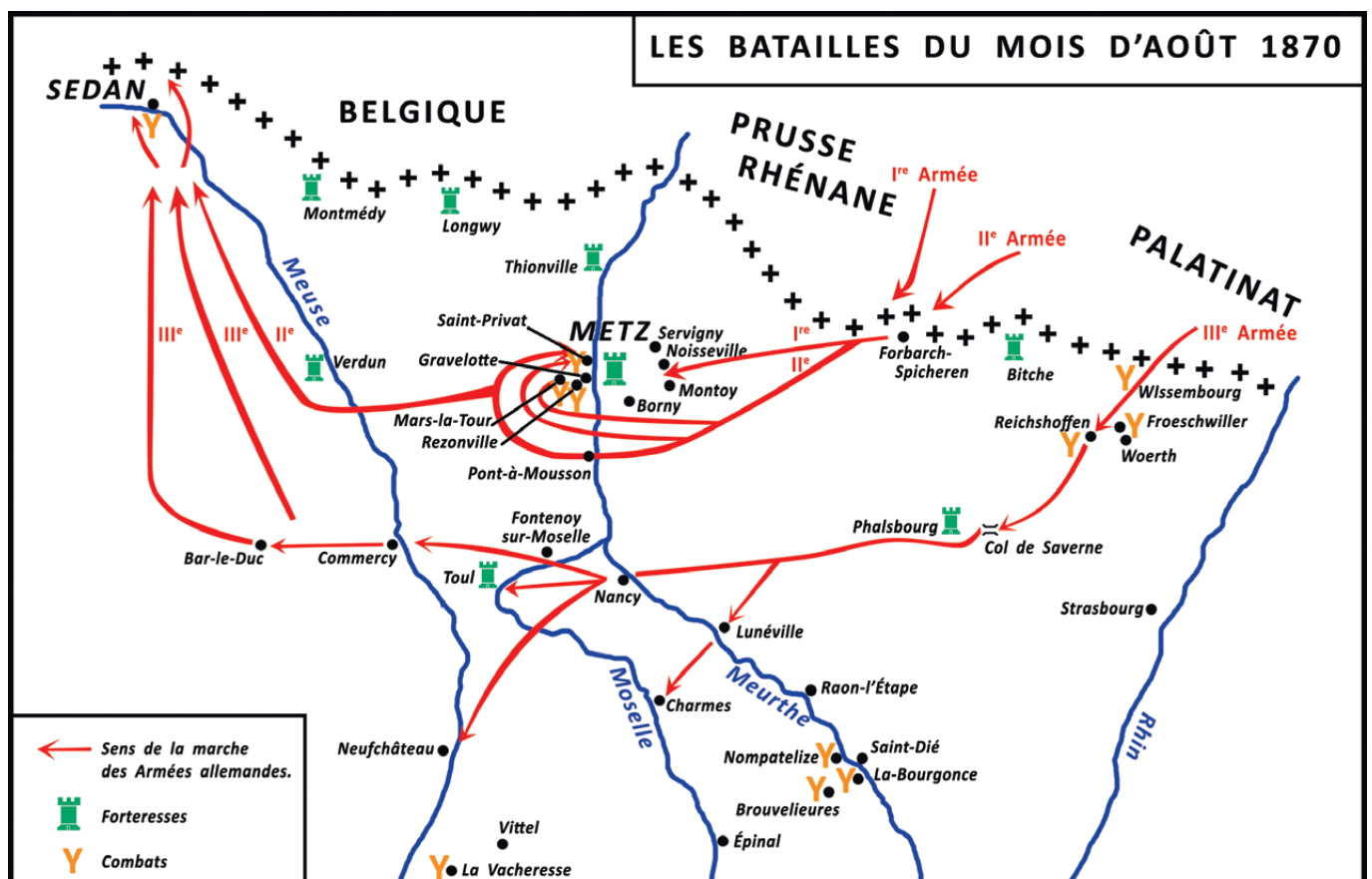
EN QUATRE SEMAINES

Le premier choc est brutal, formidable. Le 5 août, à Wissembourg, la division du général Abel Douay se fait enfoncer par la III^e armée allemande, commandée par le prince héritier de Prusse. On a calculé que nous avons perdu dans cette première rencontre le même nombre d'hommes que ceux qui, rappelés en France, quittaient Rome le même jour... Mac-Mahon a regroupé ses forces, parmi lesquelles l'élite des unités d'Afrique, plus à l'ouest, autour de Reichshoffen. Contre l'avis de ses subordonnés, Ducrot, Raoult et son hôte, le comte de Leusse, gendre du baron de Bussierre, il engage ses troupes contre un ennemi deux fois supérieur en nombre. C'est la bataille du 6 août : Wœrth pour les Français, Frœschwiller pour les Allemands. Nos soldats se montrent d'un courage intrépide, comme nos régiments de turcos et les cuirassiers de la brigade Michel, mais ce qui manque, c'est un vrai chef. « *Pendant toute cette fatale*

journée, écrit Ducrot, *chaque division a combattu sur place, sans recevoir aucun ordre précis, sans connaître le but de la lutte, ni l'objectif en avant, ni la ligne de retraite en arrière.* » Au soir les Prussiens sont maîtres du terrain, dix mille morts ou blessés jonchent le champ de bataille. Les débris de l'armée d'Alsace roulent en bandes éparses vers Saverne, ombre d'armée, commandée par une ombre...

Le même jour, le 2^e corps d'armée du général Frossard, fer de lance de la deuxième armée impériale en Lorraine, est lui aussi accroché à Forbach-Spicheren. Laissé sans réserves ni renforts par Bazaine qui le jalouse, connaissant mal la manœuvre, Frossard se replie avec des pertes considérables sur Saint-Avold. Des deux côtés, la frontière est violée, et les masses allemandes déferlent. Une commotion parcourt le pays.

Mgr Freppel, qui vient de prendre possession de son siège d'Angers, écrit à son ami l'évêque de Strasbourg, Mgr Ræss : « *Vous devez comprendre à quel point les nouvelles de la guerre m'intéressent, puisque notre chère Alsace en est le principal théâtre. La défaite des Français à Wissembourg m'a rempli d'indignation contre Mac-Mahon ! Il envoie trois régiments pour défendre la trouée la plus défavorable que présentent nos frontières ! Et il néglige de relier cette division au gros de l'armée ! Pour quiconque connaît la contrée, comme vous et moi, c'est insensé. Si c'est ainsi que l'armée française est conduite, nous pouvons nous attendre aux plus grands désastres. L'armée française est invincible, mais à condition qu'elle soit bien dirigée. Et puis, l'abandon du Saint-*



Père par nos troupes est-il bien de nature à attirer les bénédictions du Ciel sur nos armes ? Je suis plein d'inquiétude et je prie tout mon clergé et mon peuple de redoubler de prières avec moi. » (frère Pascal, *MGR FREPPEL*, t. II, p. 14)

Après ce double échec sur la frontière, le gros de l'armée française se replie autour de Metz, avec pour objectif de gagner Verdun, tandis que le reste, derrière Mac-Mahon, rejoint le camp de Chalons. À Paris, la Chambre renverse le ministère Ollivier et c'est le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, qui le remplace. Sous la pression de l'opposition républicaine, l'empereur cède le commandement de l'armée à leur candidat : Bazaine, « l'homme des spéculations basses et des lâches machinations au Mexique » (*Dick de Lonlay*).

Une semaine n'est pas écoulée que se livrent autour de Metz trois batailles gigantesques : le 14 août à Borny, le 16 à Rezonville et Mars-la-Tour, enfin le 18 à Gravelotte et Saint-Privat, qui sont les plus meurtrières de la guerre : près de 75 000 morts, blessés et disparus au total. Elles révèlent surtout l'évidente incurie et la coupable inertie de Bazaine, alors que nous bénéficions d'une supériorité numérique certaine et que nos troupes étaient animées d'un esprit combattif et d'une vaillance extraordinaires, sous les ordres de bons généraux comme Ladmirault, Cisse, de France, Canrobert... C'est à Gravelotte qu'un jeune lieutenant au 3^e Dragons, Gabriel Mossier, se bat toute la journée comme un lion, le cœur déjà tout donné à la Vierge Marie. Rescapé de la terrible bataille, il entrera à la Trappe de Chambarand.

Bazaine était un incapable, doublé d'un traître en puissance. Possédant les forces principales, il a calculé que Paris et l'empereur tomberont avant lui. Comme il a déjà essayé de le faire avec l'empereur Maximilien au Mexique, il pense qu'il pourra jouer un rôle de premier plan dans les négociations de paix avec l'Allemagne. Son choix de ne pas quitter Metz et son incompétence caractérisée à coordonner l'action de ses corps d'armée ont déjà scellé le sort de la guerre.

À Paris, les Républicains continuent leur offensive parlementaire : prétendant que seule la nation armée est invincible, ils exigent que l'on distribue des fusils, non seulement à la Garde nationale de Paris mais à la population tout entière. Sous l'égide de l'impie Voltaire, dont la statue était inaugurée le 14 août au square Monge. « *Le gouvernement qui abandonne Rome et qui inaugure la statue de Voltaire, la veille de l'Assomption, comprend-on cela ? attire les foudres du ciel sur nos têtes* », écrit le colonel de Sonis, désolé d'être maintenu à son poste en Algérie, alors que ses trois fils sont engagés au front.

Le 18 août, parvient aux troupes de Chalons l'ordre du ministre de la Guerre, de rejoindre à Verdun

l'armée de Bazaine, ignorant que cette dernière est désormais enfermée dans Metz. C'est alors la montée hésitante, démoralisante, vers le Nord, d'une armée assez hétéroclite, commandée par Mac-Mahon avec, à ses côtés, l'empereur qui n'en peut plus de souffrances. Jusqu'au piège de Sedan, sur la Meuse, où une suite de circonstances malheureuses conduit à l'irréversible défaite autour de la vieille cité de Turenne. La bataille décisive s'engage au matin du 1^{er} septembre : Mac-Mahon, blessé, transmet son commandement à Ducrot qui, avec son regard d'aigle et sa décision rapide, comprend tout de suite la manœuvre à effectuer pour éviter l'encerclement de l'armée, mais le général Wimpffen, arrivé la veille porteur de sa propre nomination émanant du ministère de la Guerre, remet tout en question et provoque un désordre effroyable. Les fusiliers marins se battent héroïquement à Bazeilles, dans la "maison de la dernière cartouche". Les chasseurs d'Afrique du général Margueritte chargent aussi inutilement qu'à Fröschwiller. Le soir tombe, l'armée française complètement encerclée est acculée à la capitulation.

L'empereur se constitue prisonnier en rendant son épée. « *L'épée de la France ou sa propre épée ?* demande Moltke. — *Son épée personnelle* », répond l'envoyé de Napoléon III. Dernière faute de l'empereur au pouvoir mal assis, qui fait les affaires de Bismarck. À Wimpffen qui tente d'alléger les conditions de la reddition en lui promettant la reconnaissance du peuple français, Bismarck répond :

« *Si le peuple français était un peuple comme les autres, s'il avait des institutions solides, si, comme le nôtre, il avait le culte et le respect de ses institutions, s'il avait un souverain établi sur le trône d'une façon stable, nous pourrions croire à la gratitude de l'Empereur et à celle de son fils, et attacher un prix à cette gratitude ; mais en France, depuis quatre-vingts ans, les gouvernements ont été si peu durables, si multipliés, ils ont changé avec une rapidité si étrange et si en dehors de toute prévision, que l'on ne peut compter sur rien de votre pays, et que fonder des espérances sur l'amitié d'un souverain français serait, de la part d'une nation voisine, un acte de démence, ce serait vouloir bâtir en l'air !* » (Ducrot, *LA JOURNÉE DE SEDAN*, 1871, p. 67) Tout beau, monsieur le Chancelier ! Si la France est ainsi, c'est à cause de ses mauvaises institutions, mais il y a en elle un mystère d'élection qui vous dépasse.

« *Dans cette guerre malheureuse, constatait le même Ducrot, il était dit que nous ne saurions ni ne voudrions profiter de rien.* » Les Allemands commirent eux aussi des erreurs que les Français auraient pu exploiter. Cette parole amère d'un de nos meilleurs généraux exprime cette fatalité qui, en l'espace de quatre semaines, a conduit l'Empire à l'abîme. Sonis est plus religieux : « *Lorsque Dieu se mêle de donner*

des leçons, il les donne en Maître. Rien ne manque à celle que la France reçoit en ce moment.» Comme, dans notre douce et sainte France, Dieu ne fait rien sans la Sainte Vierge, Elle aussi est là, chargée de faire passer ces dures leçons à ses enfants.

L'abbé Joseph Risse, appelé le "saint Vincent-de-Paul de Metz", écrit de la cité assiégée le 17 août à un ami : *« Ah ! bon Père, priez pour nous et pour la France. On dirait des hordes de barbares qui envahissent le territoire et c'est presque une guerre d'extermination. Quelle cruelle nécessité que la guerre ! Ah ! comptons sur le bras du Tout-Puissant et sur le puissant crédit de la Très Sainte Vierge. Elle sauvera son pays privilégié. »* À la Visitation de Troyes, mère Marie de Sales Chappuis ne perdait pas confiance, mais à l'annonce de chaque désastre, elle s'inclinait sous la main de Dieu : *« Nous l'avons mérité ! »* Et elle se recueillait dans une humble prière.

Mgr Freppel rappelait lui aussi le 15 août la nécessité de la prière à ses diocésains : *« Nous prions la Très Sainte Vierge, patronne de la France, de protéger un peuple qui lui a été tout spécialement consacré ; et cette protection, nous l'implorerons avec une pleine et entière confiance. Car, quelles qu'aient pu être ses fautes, notre patrie est demeurée la plus grande force humaine que la religion et la vérité comptent ici-bas... »*

« MON DIEU, SAUVEZ LA FRANCE ! »

Dès que la capitulation de Sedan est connue dans la capitale, l'émeute balaie la Régence et proclame la République. L'impératrice Eugénie n'a plus qu'à s'enfuir et se réfugier en Angleterre. Ce 4 septembre marque le dixième anniversaire du 4 septembre 1860, jour où Napoléon III complotait avec Cavour l'unité italienne et la perte de la Papauté.

Les Républicains ont donc profité du désastre pour s'emparer du pouvoir. Le gouvernement provisoire dit "de Défense nationale" se vante de "réparer" Sedan. Gambetta le dit sans ambages : les armées de l'empereur ont été battues, pour que la République montre ce qu'elle sait faire ! Quant à Thiers, il se frotte les mains : *« Jamais, je n'ai vu de révolution accomplie plus aisément et avec moins de frais. »* Il a refusé la présidence, par calcul, mais promet son concours et attend son heure. Des membres qui composent le gouvernement – six avocats et cinq journalistes ! – seul le président, le général Trochu, est catholique. Pendant qu'on se gargarise de grands mots sonores, que Victor Hugo multiplie sa prose enflammée, Gambetta s'attribue le ministère de l'Intérieur, bientôt celui de la Guerre ! révoque massivement l'ancien corps préfectoral, nomme de nouveaux maires. En province, des "comités de salut public" sont chargés d'insuffler un nouvel esprit, républicain, dans le peuple.

Après la capture de l'armée de Sedan et l'encerclement de celle de Metz, qui capitulera honteusement à son tour le 28 octobre, *« n'importe quel soldat digne de ce nom, disait notre Père, dans l'honneur et entre combattants, aurait demandé à Moltke de faire des pourparlers d'armistice »*. Mais non, l'aveuglement continue. Sous l'emprise fascinante des discours de Gambetta, on proclame la "guerre à outrance". Jules Favre, nouveau ministre des Affaires étrangères, rencontre Bismarck au château de Ferrières près de Compiègne. Méprisant ce nouveau pouvoir « né de la rue », tout en voyant l'intérêt qu'il peut en tirer, le chancelier de fer exige l'Alsace, une partie de la Lorraine et une énorme indemnité de guerre. *« Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses »*, répond Favre. Encore fallait-il être capable de le faire.

« Une vérité ressort de tout ce que nous voyons, constatait un officier des Mobiles de la Manche, c'est qu'en temps de guerre les nations ont besoin d'un monarque ou d'un dictateur, dont les pouvoirs ne soient point contestés. Les Romains recouraient à ce moyen dans tous les cas de grand danger, et leur sénat savait ce que nos assemblées ignorent : s'entendre et décider en secret. Même de notre temps, il y a plus de ressource en un roi qui regarde son peuple comme son héritage, que dans un ambitieux qui en veut faire son piédestal : Louis XIV nous eût mieux valu que Gambetta. »

Dès le 18 août, le comte de Chambord a quitté Frohsdorf pour se rendre à Yverdon sur la frontière franco-suisse. Non seulement il met son château de Chambord à la disposition de la Société internationale de secours aux blessés, mais il adresse un message plein de noblesse aux royalistes de France : *« Avant tout, il faut repousser l'invasion, sauver à tout prix l'honneur de la France, l'intégrité du territoire. Il faut oublier en ce moment tout dissentiment, mettre de côté toute arrière-pensée. Nous devons au salut de notre pays toute notre énergie, notre fortune, notre sang. Je dis sans cesse : "Mon Dieu, sauvez la France", dussé-je mourir sans la revoir. »*

Pour ce qui est de lui-même, aurait-il franchi la frontière, à l'instar des princes d'Orléans, que, soumis à la loi d'exil qui pesait sur eux comme sur lui, il aurait été prestement arrêté et expulsé. C'est Thiers qui conseilla à Gambetta et Jules Favre d'agir ainsi, et Henri V n'osa pas passer outre. Dommage ! Il n'en écrivit pas moins à Guillaume I^{er}, lui conseillant de modérer ses exigences : *« Votre Majesté, dans le présent, peut assurer ou compromettre pour de longues années la sécurité de l'avenir. »* Dans sa lettre du 9 octobre 1870, dont l'effet dans le pays sera considérable, il rappellera les conditions du salut et du redressement de la France. Mais, en l'absence du Roi, c'est à la "Régente" de veiller sur son peuple.

« **LÀ, JE SERAI AVEC VOUS.** »

Paris a été à son tour encerclé par les deux armées allemandes arrivées à marches forcées de Sedan, le 19 septembre. La veille, Clément Myionnet écrit au Père Le Prévost : « *Tout cela est triste, mais ne nous désespérons pas. C'est demain l'anniversaire de l'apparition de la Sainte Vierge sur la montagne de La Salette. Les maux qu'elle a annoncés se déroulent à nos yeux en ce moment.* » Au début, les Allemands disposent autour de la capitale d'environ 150 000 hommes, soit un chiffre inférieur à nos troupes retirées dans le camp retranché de Paris. Mais leur nombre s'élèvera bientôt à 400 000, avec un grand quartier général établi à Versailles, d'où Moltke règle les mouvements de ses armées ainsi que leurs énormes approvisionnements, tandis que Bismarck contrôle de son œil de lynx et de sa main de fer la politique allemande, tout en maintenant isolée la France sur la scène diplomatique européenne.

Comme promis, Notre-Dame, "Régente" de son saint Royaume, n'a pas abandonné son peuple, du moins ceux de ses enfants qui recourent à Elle. Comme ces trente-huit conscrits de Pontmain, incorporés dans les Mobiles de Mayenne (3^e bataillon, commandant de Chamisso) qui, dûment confessés et communisés par leur bon curé, l'abbé Guérin, se voient promettre par lui le 3 septembre, jour de leur départ, qu'ils reviendront tous, s'ils sont fidèles à leur consécration à la Sainte Vierge. Et tous reviendront sains et saufs, comme en témoigne l'*ex-voto* placé à l'église paroissiale où, chaque jour, après la messe, furent récitées des prières publiques « *pour la France et les soldats* ». Il faut dire que le zèle du curé fut relayé par celui de leur aumônier, l'abbé Louis-Théophile Bastard (*MOBILES DE LA MAYENNE, par un engagé volontaire, Pro aris et focis*, 1871). Deux villages dans le Doubs, Deluz et Mandeure, obtinrent cette même grâce, et les paroissiens ne l'ont pas oublié.

À Langres, on voit au nord de la ville, au sommet de la "colline des fourches", une chapelle surmontée d'une statue de l'Immaculée Conception, sous le vocable de Notre-Dame de Délivrance, en accomplissement d'un vœu prononcé le 16 août 1870 par l'évêque, Mgr Guerrin, et tous les corps constitués, pour la protection de la ville, vœu exaucé, car jamais le flot ennemi ne vint battre les remparts de Langres. Lyon se plaça de même sous la protection de la Vierge et rebâtit la basilique de Fourvière en reconnaissance. Lille se voua à Notre-Dame de la Treille, Cambrai à Notre-Dame de Grâces, Marseille à Notre-Dame de la Garde, Rennes au Sanctuaire de Bonne Nouvelle. Bourges, Châteauroux et Issoudun à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Le Père Chevalier, fondateur des Missionnaires de Notre-Dame du Sacré-Cœur, ne cessait de redire le pouvoir que la Sainte Vierge

possède sur le Cœur de Jésus, Lui-même « *remède à tous nos maux* » (Pie IX) : « *Si vous voulez les grâces dont mon Cœur est la source, adressez-vous à ma Mère. Elle en est la trésorière.* »

Du sanctuaire Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc, s'enchaînent neuvaine sur neuvaine pour la patrie en souffrance et en danger. C'est dans ce but que l'abbé Prud'homme a créé vingt ans plus tôt une "Union de prières pour le salut de l'Église et de la France", transformée en archiconfrérie par le pape Pie IX et étendue à presque tous les diocèses de France. Son cantique "Mère de l'Espérance" est sur toutes les lèvres. « *C'est dans les moments de crise, au milieu des bouleversements, disait le pieux chanoine, qu'on sent le besoin d'un appui solide, c'est lorsque l'inquiétude est grande et fondée qu'on éprouve le besoin d'espérer. Quel plus solide appui, quel plus puissant motif d'espérance que la protection de Marie !... N'est-ce pas à Elle que s'applique cette parole des Saintes Écritures : Je suis la Mère de la Sainte Espérance ? C'est donc à Elle que nous aurons recours. Nous l'intéresserons à nos maux, en compatissant aux douleurs qu'Elle a partagées avec son Divin Fils Jésus. Marie protège la France qui lui a été consacrée et qui s'est dévouée à son culte, et si nos crimes sont nombreux, nous savons qu'Elle est toute puissante auprès du Tout-Puissant.* »

La Sainte Vierge était présente aussi par le moyen de l'admirable clergé de France qui se montra à la hauteur de sa mission surnaturelle. L'armée impériale, qui ne disposait que de quarante-deux aumôniers ! avait vu affluer, en un mois, plus de dix mille candidatures à cette fonction ou, à défaut, à celle d'infirmiers. Sans nomination officielle, sans solde donc, les prêtres, religieux ou séculiers, accoururent sur les lieux des combats ou dans les ambulances et les hôpitaux de campagne, pour soigner et administrer les blessés. On vit de vieux frères des Écoles chrétiennes ramasser les corps et les enterrer. On vit d'héroïques sœurs de la Charité ou sœurs Trinitaires sur les champs de bataille d'Alsace, de Lorraine, de la Loire, et beaucoup moururent victimes de leur dévouement à Metz en soignant les blessés atteints de la petite vérole, et à Paris. De nombreuses congrégations mirent à la disposition de l'armée leurs couvents, hôpitaux ou collèges. Le clergé parisien organisa à lui seul 634 ambulances, soit 19 677 lits.

Pour répondre aux calomnies républicaines contre le clergé, le général Ambert écrivit en 1876 "*L'HÉROÏSME EN SOUTANE*", qui fourmille d'anecdotes édifiantes et savoureuses, comme celle de ce vieux briscard, aveugle par suite d'une blessure à la tête et abandonné par ses camarades, qu'une sœur de la Charité ramena à pied depuis Chalons jusqu'à Paris. Après la guerre, on le vit tous les jours au sanctuaire

de Notre-Dame des Victoires, qui lui avait rendu la vue en même temps que la foi. Jules Delmas a écrit lui aussi un livre émouvant : *“LES MARTYRS DE LA FRANCE”* (1874). En feuilletant ce mémorial de nos héros oubliés, on se sent envahi de l’admiration qu’avait notre Père pour les poilus de la Grande Guerre. Oui, en 1870 aussi, nos soldats de France surent transformer une folle entreprise humaine et des combats perdus d’avance, en devoir d’état, donc sacré ! mieux, en sacrifice de réparation et d’expiation.

Que de témoignages émouvants ! Comme celui rapporté par l’abbé Charles Morancé, aumônier des Mobiles de la Sarthe : « Depuis le seuil jusqu’au sanctuaire, l’église était remplie de blessés, entassés les uns sur les autres, dans une paille ruisselante de sang. Tous réclamaient l’assistance du prêtre. Près de l’autel de la Sainte Vierge, un jeune soldat de ligne paraissait en proie à de vives souffrances. – *Mon enfant*, lui dit l’aumônier, *vous souffrez beaucoup ?* – *Beaucoup, oui, mon Père, mais pas trop, car j’expie.* – *Vous expiez ?...* – *Oui, mon Père, les fautes de ma vie. Veuillez en recevoir l’aveu.* Après s’être confessé : *Maintenant mon Père*, dit-il, *voici mes commissions : Prenez dans ma poche, ma montre, vous l’enverrez à mon frère, comme un dernier souvenir d’affection. Je m’appelle Jean Sarda, je suis de Loupiac, canton de Limoux, au département de l’Aude... Dans mon autre poche, une petite chaîne que vous donnerez à la Sainte Vierge. Écrivez bien au pays, mon Père, que je meurs sur l’autel de la Sainte Vierge, que j’ai appris à aimer dans mon enfance... que je meure calme, résigné... (une larme coula de ses yeux) et content. »*

MOBILES ET CORPS FRANCS

Avant l’encerclement de la capitale, une Délégation du gouvernement est envoyée à Tours, sous les ordres du juif Crémieux et du polytechnicien Freycinet, bientôt rejoints, le 9 octobre, par Gambetta, qui commence par oublier le chiffre à Paris – commode pour un ministre de la Guerre –, mais proclame à tous vents qu’il faut gagner la guerre pour sauver la République ! « Il a le diable au corps », déclare un de ses proches. De Tours, il expédie dans les provinces des “commissaires de la défense”, pour dynamiser l’effort de guerre et... surveiller les généraux. La France n’ayant plus d’armée régulière, il veut recréer une armée improvisée avec les débris de l’armée vaincue : les conscrits, les réserves, les gardes nationaux ou “mobiles” rassemblés dans chaque département, ainsi que des corps francs accourus de tout horizon, au sein desquels règnent souvent l’indiscipline, l’ivrognerie et autres débordements.

Trois “armées” sont formées dans l’improvisation et le désordre : à l’ouest, la future armée de la Loire, sous les ordres du général de La Motte-Rouge, puis

d’Aurelle de Paladines, « vieux soldat, sorti de son repos gagné par vingt campagnes, pour donner à son pays le reste de ses forces » ; à l’est, du général de Cambriels, bientôt remplacé par Garibaldi (!) qui, sitôt la prise de Rome accomplie, est venu à la tête de ses bandits, les “Chemises rouges”, se battre en France pour la République universelle ; dans le nord, un embryon d’armée est confié au général Bourbaki, l’ancien commandant de la Garde impériale, qui sera remplacé par Faidherbe.

Dans cet ensemble assez hétéroclite, inexpérimenté et somme toute peu fiable, deux troupes se distinguent par leur tenue, leur esprit de discipline et de sacrifice, leur courage au feu : le corps des Zouaves pontificaux et le corps franc de la Vendée. Après une dernière bénédiction du Pape, place Saint-Pierre, les Zouaves ont regagné chacun leur pays d’origine. Ils sont mille deux cents Français, derrière leur chef, le colonel de Charette, à débarquer à Toulon, le 27 septembre. Beaucoup, soumis à la conscription dans l’armée ou à la garde mobile, rejoignent leur affectation. Il en reste trois cents, qui vont former le noyau de la “Légion des Volontaires de l’Ouest”, que Charette, convoqué à Tours, est autorisé à former, après bien des réticences, par la Délégation de Tours.

Le 7 octobre, elle est incorporée dans l’Armée de la Loire et, le même jour, Charette reçoit des mains de Monsieur Dupont, le saint homme de Tours, la bannière du Sacré-Cœur, arrivée de Paray-le-Monial, sur laquelle les visitandines, à l’instigation de l’abbé Victor de Musy, ont brodé un Cœur surmonté de l’invocation : « *Cœur de Jésus, sauvez la France.* » Charette fait ajouter au dos de la bannière : « *Saint Martin priez pour nous* », avant de l’exposer une nuit entière sur le tombeau de l’apôtre des Gaules. Les volontaires affluent, animés d’un grand idéal. Comme dit l’un d’entre eux, Lucien Saulnier : « *Ce n’est pas pour la République que je vais me battre, c’est pour Dieu et pour la France.* »

Parmi ces Volontaires, on retrouve le jeune comte de Verthamon. Père de deux enfants, légitimiste convaincu et d’une piété exemplaire, il adresse, avant de rejoindre les rangs de ses camarades, un vibrant appel aux catholiques de France : « *Malgré notre chute épouvantable, tout n’est pas perdu si, reconnaissant la main qui nous frappe, nous nous efforçons de mériter que la justice cède la place à la miséricorde. Prier et agir, telle doit être aujourd’hui notre devise. Réconcilions-nous avec Dieu, et nous levant tous comme un seul homme, courons défendre la patrie ! En combattant pour la France, nous combattons encore pour la religion sainte de nos pères. C’est elle qui avait fait la France grande, forte et respectée. Nous ne vaincrons qu’avec l’aide de Dieu, et ses fidèles seuls sauveront la patrie.* »

D'abord regroupés au Mans, où le P. de Boylesve, jésuite et directeur de l'Apostolat de la prière dans cette ville, leur prêche la dévotion au Sacré-Cœur et leur distribue des scapulaires qu'ils cousent à leur vêtement militaire, les Volontaires de l'Ouest sont jetés dans la bataille, d'abord à Cercottes au nord d'Orléans, où ils font merveille, puis début novembre, les deux premiers bataillons montent en ligne et se retrouvent providentiellement sous les ordres du général de Sonis, arrivé tout droit d'Algérie avec la perspective de commander une brigade de cavalerie, mais que le gouvernement de Tours vient de promouvoir chef du XVII^e Corps d'armée.

Dès qu'il apprend que les Volontaires de l'Ouest comptent parmi ses troupes, Sonis écrit à Charette : *« Dans ces tristes temps, c'est une consolation de mourir au milieu de braves gens comme vous, et de pouvoir se dire que Dieu n'abandonne pas la France, puisqu'elle a encore des enfants fidèles. »* Le 25 novembre, à la tête d'une colonne légère, où il a pris soin d'inclure ces braves, Sonis réussit une attaque surprise sur Brou, qui met le trouble dans les troupes du grand-duc de Mecklembourg.

Non loin de là, opère la Légion des volontaires vendéens, levée par Henri de Cathelineau et encouragée par Mgr Freppel. Quand le petit-fils du "saint de l'Anjou" leva son corps franc, il commença par le consacrer à la Très Sainte Vierge : *« Pleins de confiance en Marie et couverts de son égide, partons !... Nos pères ont combattu pour la foi, ils furent des héros ; ils sont morts, mais ils furent victorieux, car leur foi fut sauvée... »* Au grand scandale des Républicains sectaires. Cathelineau fut convoqué à Angers par le nouveau préfet de Maine-et-Loire : *« C'est le drapeau blanc que vous levez, monsieur de Cathelineau ! Vous parlez dans votre proclamation de la Sainte Vierge mais c'est le paroxysme religieux ; ne parlez pas de la Sainte Vierge... »* Il en fallait plus pour faire changer d'avis notre fier Vendéen qui, après avoir remué ciel et terre, parvint à regrouper trois cents volontaires, et mena jusqu'au bout rude guerre aux Prussiens. À la fin de la campagne, ils étaient quinze mille sous ses ordres. Son fanion de commandement était orné lui aussi d'un cœur avec l'inscription : *« Arrête ! Le Cœur de Jésus est là »* et, au revers, d'une image de la Vierge : *« Nous étions les protégés de la Sainte Vierge, dont l'image ressortait pure et blanche sur l'autre côté du fanion. C'est la patronne de la France, c'était la nôtre. »* (LE CORPS CATHELINÉAU, 1871, t. 2, p. 197)

LUMIÈRES D'EN HAUT

Avant de suivre nos héros sur les champs de bataille aux lignes fluctuantes et incertaines, ouvrons une autre fenêtre sur le Ciel, en retrouvant les deux

saintes confidentes de l'Immaculée, sainte Bernadette de Lourdes et sainte Catherine Labouré.

Quand en septembre les Prussiens approchent de Nevers, des bruits courent que sœur Marie-Bernard, religieuse au couvent Saint-Gildard, a été favorisée de nouvelles visions, il n'en est rien. Mais, le 24 octobre, il se produit dans le ciel un phénomène étrange. Tout l'horizon est embrasé. On dirait une mer de sang. Le spectacle fait grande impression dans la communauté, et sœur Marie-Bernard en est saisie comme les autres. On l'entend murmurer : *« Et encore, ils ne se convertiront pas. »*

Au début décembre, le danger menace de nouveau, et le chevalier Gougenot des Mousseaux, bienfaiteur de la communauté, vient l'interroger :

« Les Prussiens sont à nos portes, est-ce qu'ils ne vous inspirent pas quelque frayeur ? »

– Non.

– Il n'y aurait donc rien à craindre ?

– Je ne crains que les mauvais catholiques. »

De Nevers, transportons-nous dans Paris assiégé, où le pouvoir est aux mains des républicains bourgeois, eux-mêmes aux prises avec plus révolutionnaires qu'eux. La défense du camp retranché a été confiée au général Trochu, gouverneur militaire de Paris et chef du gouvernement de la Défense nationale. Le nombre des hommes sous les drapeaux (450 000) fait illusion. En réalité, il y a peu de vrais soldats : à peine 80 000 de l'armée de ligne, 14 000 marins, troupes d'élite, bien commandées, instruites, disciplinées, qui ont été affectées à la défense des forts extérieurs, auxquels vient s'ajouter une garde nationale pléthorique, turbulente et frondeuse.

Depuis le 19 septembre, cette armée est restée l'arme au pied, avec quelques attaques ponctuelles, inutiles. Les Prussiens jouent l'usure, comme à Metz. De notre côté, un seul homme de ressource : le général Ducrot, qui a réussi à gagner Paris en s'évadant de Sedan après la capitulation. Chargé par Trochu de coordonner les opérations, il prépare un projet de percée en Basse-Seine, vers Pontoise et Rouen. Mais fin novembre, Trochu décide que la sortie aura lieu à l'est, pour tendre la main à l'armée de la Loire, dont les dépêches de Gambetta annoncent une offensive imminente. Ducrot a cinq jours pour préparer un nouveau plan d'attaque et tout transférer d'ouest en est. Une crue soudaine de la Marne remet tout en cause, mais Trochu maintient l'opération et, pendant deux jours, les communiqués distillent un optimisme de commande. Des effectifs insuffisants, une artillerie défaillante qui couvre mal l'attaque provoquent la retraite le 3 décembre. Six mille hommes ont été sacrifiés pour rien.

À l'hospice de Reuil, sœur Catherine Labouré, toujours calme et silencieuse, sait l'inutilité de ces

attaques. Une des sœurs a eu l'idée de faire réciter soixante-trois fois : « *Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous* » par les jeunes filles qu'elle fait travailler, afin d'obtenir le succès des armées françaises et une bonne mort pour les soldats. Un jour, sœur Catherine les entend :

« *Que dites-vous là, dit-elle, en souriant doucement.*

– *Ma Sœur, nous récitons le chapelet de la Reine de France pour le succès de la guerre.*

– *Pauvres enfants, priez aussi pour nos pauvres soldats, si malheureux dans cette terrible guerre. Si vous voulez, je viendrai le dire avec vous.* »

Tous les jours où ses occupations le lui permettent, elle vient réciter le chapelet dans l'ouvrier. Mais quand on lui annonce une prétendue victoire, elle sourit d'un air incrédule, elle sait le contraire. Un jour, une autre de ses compagnes lui demande :

« *Ma Sœur Catherine, serons-nous victorieux après tant de défaites ?*

– *Non, non, répond-elle...*

– *Vous qui nous encouragez toujours, allez-vous donc nous alarmer dans un temps où il nous faut tant de courage ?*

– *Ne vous effrayez pas, la Sainte Vierge nous protège, elle a l'œil sur nous, sur toute la Commune.*

– *Est-ce que les Prussiens entreront à Paris ?*

– *Ils entreront à Paris, fit-elle en soupirant profondément.*

– *Malheur ! quelle honte, quelle confusion ! Alors nous allons donc capituler ?*

– *Nous capitulerons.* »

LE SACRIFICE RÉDEMPTEUR DE LOIGNY

À toutes ces prières, il fallait quelque chose de plus. « Pour que revienne la paix, il faut que le péché soit réparé, il y faut une rédemption. » Pour entrer dans ce mystère, rejoignons l'armée de la Loire, à qui la Délégation de Tours a assigné la mission de faire la jonction avec les troupes de Paris afin d'en lever le blocus. Passons sur la suite incohérente d'ordres, contre-ordres, conséquences d'une stratégie improvisée qui contribua à saper le moral des combattants. « *Rien ne semblait marcher au gré de Gambetta. Dans sa fiévreuse impatience, il s'enivrait de bruit et de mouvement ; il lui fallait chaque jour une occasion de proclamations ardentes et enthousiastes où il promettait au peuple la victoire et la délivrance de la patrie ; mais, à la nouvelle d'un revers, souvent causé par l'imprudence de ses conseils, il lançait l'anathème au général malheureux.* »

Celui qui a écrit ces lignes, le général d'Aurelle de Paladines, en sait quelque chose. Il commença le 9 novembre par remporter la victoire de Coulmiers, sur les Bavares de von der Thann, qui furent contraints

d'évacuer Orléans. Quelques jours plus tard, une dépêche, arrivée par ballon, évoque une sortie réussie des troupes parisiennes dans la région d'Épinay. Par une confusion fâcheuse, Gambetta croit qu'il s'agit d'Épinay-sur-Orge, au sud de la capitale, alors que c'est une attaque sans lendemain du côté d'Épinay-sur-Seine, au nord-est ! Le stratège de Tours impose alors au commandant en chef de l'armée de la Loire de prendre l'offensive sans tarder, vers Pithiviers. Il veut une victoire décisive le 2 décembre, anniversaire du coup d'État de Louis-Napoléon, pour « réparer » les désastres de l'Empire. De son côté, l'ennemi a concentré ses forces pour écraser l'armée de la Loire, en particulier les gros bataillons de la deuxième armée du prince Frédéric-Charles arrivés de Metz.

Le récit de l'épopée des Zouaves sous les ordres de Sonis tient de la chanson de geste. Elle constitue un des sommets de l'héroïsme français et, pour notre Père, le nœud de l'orthodromie mariale de la guerre de 1870. Résumons : Chanzy est en tête, avec son XVI^e Corps, Sonis en réserve avec le XVII^e. « *Le canon vous servira de guide* », a dit le général d'Aurelle. Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, Sonis fait route en compagnie des Zouaves, s'entretenant des choses de Dieu avec leur colonel et leur aumônier, le Père Doussot : « *Nous sentions que nous allions remplir un grand devoir, nous nous préparions au combat. Le seul moyen de salut qui reste à la France, c'est de redevenir franchement chrétienne.* » Charette parle à Sonis de la bannière du Sacré-Cœur et celui-ci en est enthousiaste.

À Saint-Péravy-la-Colombe, alors qu'il prépare ses ordres pour le lendemain, Sonis voit venir à lui Charette et le comte Henri de Verthamon : « *Mon général, voilà votre porte-fanion et voici la bannière ! – Merci, colonel. Vous m'avez offert cette bannière, maintenant c'est moi qui vous la donne pour votre régiment. Qu'elle en soit le drapeau, faites-la porter devant lui, elle lui convient trop bien.* » Fernand et Jacques de Bouillé, père et fils, descendants de Bonchamps, sont affectés à la garde de la bannière. À 2 heures du matin, Sonis réveille ceux qui ont désiré assister à la messe dans la petite église de Saint-Péravy. C'est le premier vendredi du mois, le Père Doussot célèbre la messe votive du Sacré-Cœur, afin que tous soient prêts au sacrifice, « *una cum Christo hostia, cor unum* ».

Deux heures plus tard, les premiers éléments du XVII^e corps s'ébranlent vers le nord, prêts à soutenir l'attaque principale menée depuis la veille par Chanzy. Celui-ci a présumé de ses forces, ignorant la masse des troupes prussiennes massées au nord de Loigny. Quand il commence à être submergé, il demande à Sonis de le rejoindre. Celui-ci part aussitôt avec ses forces disponibles, et accepte sans hésiter la mission de relever les troupes de Chanzy de leurs positions.

Il place astucieusement son artillerie, déjouant une tentative d'encercllement de la cavalerie ennemie, puis décide d'attaquer Loigny, où continuent à se battre avec bravoure les débris du XVI^e corps de Chanzy. Il fait prévenir son divisionnaire, le général Deflandre, d'avoir à soutenir son attaque.

Au même moment, le 51^e de marche, placé au centre du dispositif, commence à lâcher pied, créant une brèche qui peut être fatale. Ne parvenant pas à ramener au combat les soldats qui se débandent, Sonis se porte au galop vers les Zouaves, en réserve à Villepion : *« Mes amis, leur crie-t-il, il y a là-bas des hommes qui sont indignes du nom de Français, ils vont perdre l'armée. Il importe de les ramener au feu. Déployez votre drapeau, et montrons ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens. »* Un cri lui répond : *« Vive la France ! Vive Pie IX ! Vive le Sacré-Cœur ! »* La bannière est déployée et placée en première ligne. La troupe s'ébranle, en colonne puis en tirailleurs, encadrée par quelques mobiles et francs-tireurs. L'air est comme embaumé de vaillance. Le 51^e de marche se ressaisit un instant, mais bientôt les Zouaves se retrouvent de nouveau seuls face aux milliers de Prussiens qui les attendent à l'entrée du village de Loigny. *« Baïonnette au canon ! »* Le clairon sonne la charge, et tous de s'élancer au cri de : *« Vive la France ! Vive le Sacré-Cœur ! »*

Au presbytère de Loigny, où sont entassés les blessés de la veille, le capitaine de Maricourt, des Mobiles de Vendôme, entend la clameur du combat. *« C'était une charge à la baïonnette, raconte-t-il, parmi tous les bruits du champ de bataille, il n'en est pas un qui puisse se comparer à celui-là. Un immense espoir nous envahit. Tout haletants, nous écoutions cette charge splendide, héroïque, qui s'avancait toujours, dominant de ses cris enthousiastes le bruit de la fusillade et du canon. Les notes hardies d'un clairon français sonnait la charge vibraient jusque dans nos cœurs. C'étaient les Zouaves pontificaux, la vieille France catholique chargeait l'ennemi sous l'étendard du Sacré-Cœur, jeune et vaillante comme au plus beau temps des preux. Mais bientôt les cris diminuèrent, les derniers vinrent s'éteindre tout près de nous ; les feux de salves réguliers des Prussiens continuèrent quelque temps, puis se turent. »*

Les Zouaves ont bien atteint le bois bourgeon et, après un furieux corps à corps, ont contraint les Prussiens à l'évacuer. La bannière est passée de main en main, de Verthamon à Bouillé, puis à d'autres, relevée dès que son porteur tombait frappé d'une balle. Les premières maisons de Loigny furent même occupées mais, pour tenir cette position, il aurait fallu un renfort immédiat, qui ne vint jamais. C'était une faute des généraux Deflandre et Chanzy, car les Allemands, très impressionnés par la charge

des Zouaves, étaient prêts à se replier au nord de Loigny. Ne voyant rien venir, ils concentrèrent à leur tour toutes leurs réserves sur la poignée des braves, qui avaient réussi à arrêter leur progression, sauvant l'honneur et l'armée.. À quel prix ! Sur les trois cents partis de Villepion, deux cents restèrent couchés sur le sol gelé de la Beauce, autour du bois qui portera désormais le nom de "Bois des Zouaves", au milieu duquel s'élève le monument du Sacré-Cœur.

Le général de Sonis, blessé grièvement avant d'avoir atteint ce bois, déposé à terre par deux officiers, dut assister, impuissant, à la fin de la mêlée. Commença pour lui une nuit sous la neige par un froid de moins vingt degrés, sa jambe fracturée en vingt-cinq morceaux, pendant laquelle il offrit sa vie en sacrifice expiatoire pour le salut de la France. *« Je fus tiré de mon abattement, raconte-t-il, par la contemplation de l'image de Notre-Dame de Lourdes ; elle ne me quitta plus. Avant la guerre, j'avais fait un pèlerinage à la grotte miraculeuse et j'en avais rapporté les plus vives et les plus salutaires impressions. Depuis ce moment, je ne voyais la Sainte Vierge que sous l'aspect de la statue de Lourdes. Je puis dire que cette douce image me fut constamment présente pendant toute la nuit que j'ai passée sur ce sol sanglant où j'ai attendu la mort pendant des heures. »*

Si le général de Sonis qui était la loyauté même a employé l'expression d'"image", c'est par discrétion et humilité. Avec l'agrément de son épouse Anaïs, Mgr Baunard a fait graver sur le monument de Loigny : *HIC IMMACULATAM HABUIT PRÆSENTISSIMAM MILES CHRISTI. Ici, l'Immaculée fut très présente au soldat du Christ. C'était Elle et non pas son image que Sonis avait devant les yeux, et qui reçut le sacrifice que lui offrait ce preux, au nom de toutes les victimes qui l'entouraient et « n'avaient point marchandé leur vie pour la grande cause de la patrie et de l'honneur ». Sonis ajoute : « Je ne recommençai à souffrir que lorsque les hommes s'occupèrent de moi. Je souffris pendant 45 jours jusqu'à en devenir fou. »* Il dut être amputé aux deux tiers de sa jambe gauche. Si on compte 45 jours à partir du 3 décembre, on arrive au... 17 janvier. Le général fut relevé le lendemain matin, et donc sauvé d'une mort certaine, par l'abbé Bastard, aumônier des Mobiles de Mayenne, dont les Zouaves par leur charge héroïque avaient sauvé la retraite. Quant au comte de Verthamon, mortellement blessé au cours de l'attaque, il succombera à ses blessures trois jours après, confiant à la sœur Saint-Henri qui le soignait : *« Ma sœur, c'était sublime. Nous savions tous que nous allions à la mort, pour moi, il me semblait monter au Ciel ! »*

Ce ne fut pas une folie, comme on l'a dit, ou alors la folie de la Croix ; si le 51^e de marche s'était



À droite, statue en argent du comte Henri de Verthamon, porte-bannière du Sacré-Cœur à Loigny ; ci-dessus, veste intérieure de son uniforme de zouave pontifical, ornée de la croix rouge donnée par le pape Pie IX à Rome et du scapulaire du Sacré-Cœur reçu au Mans (musée de Loigny). C'est lui, Verthamon, le "saint du régiment", qui demanda au colonel de Charette de consacrer les Volontaires de l'Ouest au Sacré-Cœur.



ressaisi, si la division Deflandre était venue en renfort, si Chanzy enfin était revenu soutenir celui qui s'était porté à son secours, la journée se serait terminée par une victoire française. Mais il fallait sans doute, pour toucher la miséricorde du Cœur de Jésus, un tel sacrifice rédempteur, et comment n'aurait-il pas été touché, puisque pour la première fois de notre histoire, l'image de ce Cœur Sacré paraissait sur le champ de bataille, comme il l'avait demandé au roi Louis XIV, et que, sous ses plis, ses enfants montraient tant de vaillance ! Le commandant d'Albiousse, remplaçant Charette à la tête du régiment des Zouaves, eut le mot juste, quelques jours plus tard à Poitiers :

« La guerre que nous subissons est une guerre d'expiation. Et Dieu a déjà choisi parmi nous les victimes les plus nobles et les plus pures. Élevons donc nos cœurs à la hauteur de la mission qui nous est confiée et soyons prêts à tous les sacrifices. Retrempons notre courage dans nos convictions religieuses et plaçons notre espoir dans la divine Sagesse, dont les décrets sont impénétrables, mais qui nous fait une loi de l'espérance. »

LA FRANCE N'EN PEUT PLUS

À la suite de Loigny, Gambetta destitue Aurelle de Paladines, au grand contentement de l'ennemi : « Dans cette campagne de la Loire, où d'ailleurs la bravoure française est restée ce que Dieu l'a faite, un seul homme nous inspira des craintes sérieuses : le général d'Aurelle de Paladines, dont les talents comme tacticien et comme administrateur fussent peut-être parvenus à tirer un bon parti des éléments

détestables qui composaient son armée. M. Gambetta, maître souverain de la France à cette époque, n'eut rien de plus pressé que de nous en débarrasser, et nous ne saurions trop l'en remercier, en notre qualité de Prussiens. » (colonel von Rüstow, *LA GUERRE POUR LE RHIN*, cité par le général Ambert, *Histoire de la guerre de 1870-1871*)

Après avoir confié les troupes se trouvant à l'est d'Orléans à Bourbaki, qui reçoit mission d'aller lever le siège de Belfort – cela se termina en catastrophe ! – Gambetta confie la seconde armée de la Loire à Chanzy, qui talonné par la II^e armée prussienne, se replie jusqu'au Mans. Il faillit y avoir une charge des Zouaves, le 9 décembre, en avant de la forêt de Marchenoir. La veille, tout le 2^e bataillon a assisté à la messe de l'Immaculée Conception et communie. « Au crépuscule, un officier d'état-major vient donner l'ordre aux Zouaves de se porter, par des chemins détournés, face à l'extrême droite des batteries prussiennes. Le général Jaurès est là, droit sur son cheval dans le soleil couchant, il les attend. Le bataillon doit emporter les canons ennemis à la baïonnette. L'instant est solennel, le capitaine de Couëssin dispose ses hommes en vagues d'assaut, le caporal Gouin d'Ambrières déploie, pour la première et dernière fois, la bannière blanche et or à l'image de la Vierge, on présente les armes, Jaurès salue l'insolite drapeau. Les hommes s'agenouillent, le Père Legal donne une absolution générale *in articulo mortis*. Tous se relèvent, mettent baïonnette au canon ; dans un instant, pour Dieu et la Patrie, ils vont charger, courir à la mort... Les premiers rangs s'ébran-

lent, leur pas martèle sourdement le sol enneigé... Un cavalier les rattrape : la canonnade a cessé, l'attaque est annulée. » (Patrick Nouaille-Degorce, *LES VOLONTAIRES DE L'OUEST*, 2015, p. 101)

La progression allemande ayant découvert la ville de Tours, la Délégation décroche le 9 décembre vers Bordeaux. « La conclusion des combats sur la Loire, écrit Roth, est claire. Depuis le mois d'août, rien n'est changé : supériorité numérique des Allemands, supériorité de leur artillerie, troupes plus homogènes et mieux commandées. L'armée des mobiles s'est brisée sur la puissance de feu d'une armée de métier. Ils sont encore décidés à se battre, mais des murmures commencent à s'élever à Tours et dans le reste de la France contre Gambetta qui prétend conduire une lutte à outrance. On ne croit plus à la victoire. » (*LA GUERRE DE 70*, 1990, p. 296)

Revenons à Versailles, au quartier général allemand, où opère Bismarck « Du 4 septembre 1870 à la capitulation de Paris, l'isolement de la France est resté constant. L'habileté de Bismarck y a beaucoup contribué. Son talent a été d'exploiter une conjoncture favorable : un pays qui n'a plus d'armée, qui n'a rien à proposer, qui est incapable d'une initiative quelconque, ne pouvait ni trouver d'allié ni espérer une médiation. La Grande-Bretagne et la Russie étaient les deux seuls États susceptibles de prendre des initiatives pour obliger Bismarck à assouplir ses exigences. La Grande-Bretagne ne le pouvant pas, la Russie ne le souhaitant pas, les autres États sont restés neutres, préservant au mieux leurs intérêts respectifs. » (Roth, *op. cit.*, p. 329) Quand on n'a plus d'alliés sur la terre, le mieux est de se tourner vers le Ciel !

Le chancelier de fer est entré dans la guerre avec un double objectif : porter à son terme le processus d'unification de l'Allemagne, annexer l'Alsace et une partie de la Lorraine, incluant le camp retranché de Metz, afin d'en faire un *Reichsland*, "terre d'Empire", dont les États fédérés seraient les garants. Quatre mois d'âpres et secrètes négociations ont été nécessaires, pour contraindre les récalcitrants, la Bavière et le Wurtemberg. Le 20 décembre 1870, la Confédération de l'Allemagne du Nord disparaît, la nouvelle constitution englobant les États du Sud entre en vigueur le 1^{er} janvier 1871. L'Empire allemand (*Deutsches Reich*) sera proclamé le 18 janvier dans la Galerie des Glaces du château de Versailles. Cette date a été choisie à dessein : c'est le 18 janvier 1701 que le Prince-Électeur de Brandebourg, héritier du Maître de l'Ordre des chevaliers teutoniques passé au protestantisme, s'était couronné roi de Prusse à Königsberg.

Pour cela, il faut en finir rapidement. Paris, assiégé depuis plus de trois mois et qui commence à ressentir douloureusement la famine, est bombardé à partir du 27 décembre. Par un redoublement de barbarie, l'ar-

tillerie allemande vise avec une sorte d'insistance les établissements hospitaliers, multipliant les victimes. Le gouvernement a beau multiplier les déclarations : « On ne capitulera pas », les observateurs étrangers savent que cela ne va pas durer, car le pays n'en peut plus.

En attendant, chaque sacrifice porte son mérite et son témoignage. Le général de Sonis le dira quelques mois après, dans sa consécration au divin Cœur de Jésus, qu'il a rédigée à la demande des Zouaves : « *Et vous, ô divine Marie, que nous avons choisie pour notre Mère, à vous aussi nous avons rendu témoignage. Nos champs de bataille ont vu le long cortège des mères, des épouses et des sœurs en deuil, et lorsque de pieuses mains remuaient la terre qui recouvre la mort, on savait reconnaître les nôtres, à votre scapulaire...* »

Et sainte Bernadette, le jour de Noël, écrit à sa sœur : « *Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de beaucoup prier la Sainte Vierge, afin qu'elle veuille bien intercéder pour nous tous auprès de son cher Fils, et nous obtenir pardon et miséricorde ; j'ai la douce confiance que la Justice de Dieu qui nous frappe dans ce moment sera encore apaisée par cette tendre Mère.* » On ne peut dire en mots plus simples et plus vrais l'espérance qui fait battre le cœur de la France fidèle. Pie IX, dans un bref adressé le 11 janvier aux catholiques de Marseille, après avoir pleuré sur ses revers, s'écrie : « *N'importe ! La France est l'enfant de la promesse. Dieu a sur elle de grands desseins et Il les accomplira.* »

DES SIGNES DANS LE TEMPS

Retrouvons l'armée de Chanzy, établie en défensive à l'est du Mans : environ 115 000 hommes répartis en trois corps commandés par les amiraux Jaurès et Jauréguiberry et le général de Colomb. Le 1^{er} janvier, le prince Frédéric-Charles reçoit l'ordre de marcher en direction du Mans avec quatre corps d'armée et trois divisions de cavalerie. Il attaque Chanzy le 11 janvier. Un nouveau fait d'armes des Zouaves a lieu sur le plateau d'Auvours, où le général Gougéard vient les chercher, car les troupes sont en train de se débâter : « *Messieurs les Zouaves pontificaux...* [se reprenant] *Messieurs les Volontaires de l'Ouest, pour Dieu et pour la Patrie, en avant ! Le salut de l'armée l'exige !* » C'est de nouveau une charge héroïque, le plateau est repris à l'ennemi.

Mais à la tombée de la nuit, au centre du dispositif, autour de la Tuilerie, des gardes mobiles bretons sont saisis de panique et lâchent pied. Un mot sur cette tragédie, qui se préparait depuis longtemps. Des milliers de jeunes bretons avaient été incorporés et "parqués" au camp de Conlie, à l'ouest du Mans. Soupçonnés par le gouvernement de sympathies royalistes, ces "fils de chouans" (Gambetta) furent

enfermés durant des semaines derrière les barbelés de ce camp de boue, appelé par eux “Kerfank”, – le camp de la fange –, privés de nourriture, de tentes, de chauffage, attaqués par le typhus et d’autres maladies. On ne fit appel à eux que lorsque les Prussiens furent aux portes du Mans, les armant à la hâte, de fusils de réforme et de cartouches inutilisables. Au premier engagement sérieux, ils se débandèrent. La panique se propagea aux troupes voisines et toute l’armée de Chanzy fut obligée de décrocher dans un grand désordre et découragement.

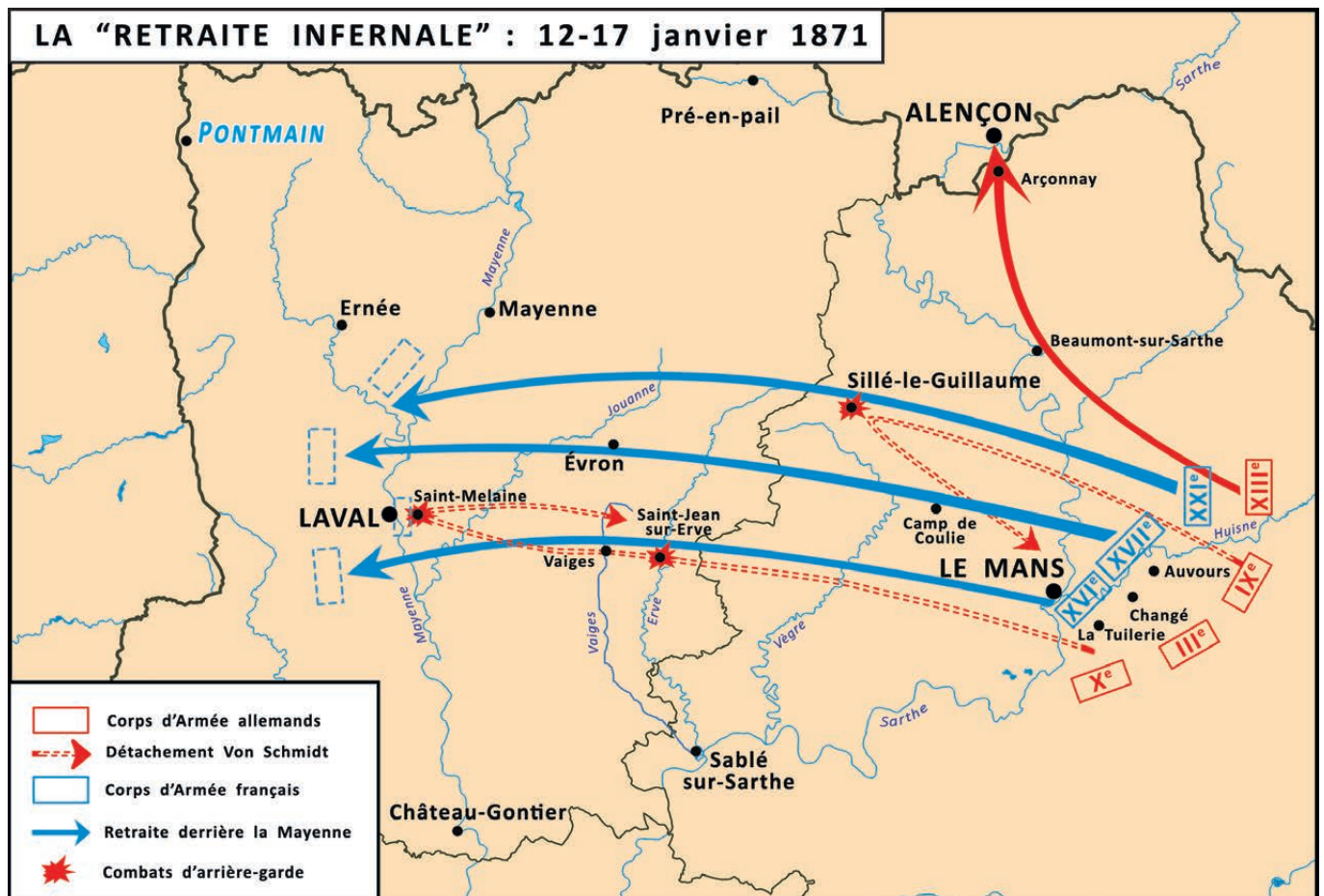
Cette nuit-là, se produisit une impressionnante aurore boréale, comme une sorte de vaisseau fantôme se déplaçant dans le ciel, avec des reflets de sang, visible jusqu’à Pontmain. « *C’est un signe du temps*, dit César Barbedette à ses enfants, *signe de nouveaux malheurs*. » Le 17 janvier, l’aîné Eugène sortira de la grange pour guetter « *les signes dans le temps* », et c’est un “Signe du Ciel” qu’il contempera.

La retraite de l’armée de Chanzy se fit dans des conditions tellement épouvantables, par des températures si basses (-20°), qu’on l’appela “la retraite infernale”. « Quelle retraite ! Je n’ai point assisté à la retraite de Russie, mais cette retraite du Mans n’est pas moins effroyable. Tout le long des routes, des chevaux mourants achèvent de crever sans avoir la force de hennir. Les hommes, abrutis et insensibilisés par des privations sans nombre, se traînent péniblement dans la neige et ne se plaignent plus.

Partout des caissons vides, des affûts dépourvus de leurs canons. Pas de fourrage pour les chevaux, pas de pain pour les hommes... »

Un autre témoin, l’abbé Morancé, écrit dans son journal : « 14 janvier, marche de Joué-en-Charnie à Saint-Jean-sur-Erve : plusieurs mobiles, accablés de fatigue, veulent se coucher dans la neige et s’abandonner à un sommeil qui, dans ces conditions, va devenir la mort. Nous nous efforçons de les éveiller ; un jeune homme dont l’énergie brisée n’était plus capable d’aucun effort s’appuie sur une barrière et meurt de froid au milieu de ses camarades... On n’entend aucune plainte, la plupart se soumettent sans murmurer, à la volonté d’En-Haut. C’était une immense douleur d’abandonner ainsi, sans pouvoir leur porter aucun secours, ces jeunes gens qu’on avait vus si braves, si bons, si résignés... »

Nous avons aussi le témoignage du jeune capitaine Édouard de Castelnau : « Je prie Dieu tous les jours que la paix, quelles que soient les conditions, vienne adoucir, alléger les maux de la France entière. Je ne connais pas un seul officier qui ne considère notre pays comme perdu. Nos soldats sans chaussures et abîmés de fatigue ne veulent pas tenir devant l’ennemi et les officiers restent seuls devant le feu dans l’impossibilité de rallier leurs hommes. Ce qui m’a le plus frappé, c’est, en lisant les journaux, de voir que l’on trompe notre pauvre pays d’une manière atroce quand on lui parle de faits d’armes... Les actes de nos



généraux [Chanzy] et du gouvernement [Gambetta] sont une suite d'ignominieuses comédies.» (Y. Gras, CASTELNAU, *L'ART DE COMMANDER*, 1990, p. 43)

NOTRE-DAME STRATÈGE

C'est à partir de ce moment-là, quand tout paraît désespérément perdu, que la Sainte Vierge intervient directement et dispose de tout, oui ! même des mouvements de troupes. N'ordonne-t-elle pas, dans le ciel, le mouvement des étoiles ? Le récent colloque qui s'est tenu à Laval, les 13 et 14 janvier derniers, "*Textes, contextes et interprétations*", nous a permis de préciser ce qui s'est passé autour de l'apparition du 17 janvier 1871. On apprend par exemple que les Allemands avaient décidé de ne pas poursuivre l'armée de Chanzy, sinon par un détachement de leur X^e corps, c'est-à-dire quelques bataillons commandés par le général von Schmidt, environ 2 200 hommes. Le prince Frédéric-Charles reçut en effet des ordres du GQG de Versailles de rester au Mans avec ses corps d'armée et d'en détacher un, le XIII^e, pour barrer la route à Faidherbe qui, au nord, tentait un ultime effort vers Paris, et dont l'armée sera défaite à Saint-Quentin, le 19 janvier.

Ce Corps d'armée allemand passe par Alençon, comme madame Martin le rapporte à sa belle-sœur, le mardi 17 janvier : *« J'ignore si vous savez que les Prussiens sont chez nous, depuis lundi matin à sept heures ; ils ont défilé devant la maison jusqu'à une heure de l'après-midi, ils sont au nombre de vingt-cinq mille. Je ne pourrais vous décrire nos inquiétudes... Nos pauvres mobiles sont allés se battre contre les Prussiens qui étaient à une lieue de la ville... C'était pitié de voir revenir nos pauvres soldats, les uns sans pieds, les autres sans mains ; j'en ai vu dont le visage était tout ensanglanté ; enfin, il y en a eu beaucoup de blessés, toutes les ambulances sont remplies. Est-ce raisonnable, quand on a si peu d'hommes à opposer à l'ennemi, de les envoyer ainsi à la boucherie, contre une armée comme celle que nous avons eue sous les yeux ? Personne ne se faisait une idée de ce que c'était ; les Prussiens ont un appareil de guerre formidable. C'est quelque chose de bien sinistre de voir leurs bataillons avec des drapeaux noirs et une tête de mort sur leur casque. Comment se fait-il que tout le monde ne reconnaisse pas que cette guerre est un châtement ? »*

Si de telles troupes avaient poursuivi l'armée de Chanzy, ils l'auraient anéantie. Dans un premier temps, Chanzy lui-même voulut faire retraite vers le Nord, mais Gambetta le détourna vers Laval et la Mayenne. La Sainte Vierge semblait vouloir qu'on regardât de ce côté-là... Von Schmidt qui talonnait les soldats de Chanzy en retraite et livra plusieurs combats contre leurs arrière-gardes, reçut l'ordre de ne pas dépasser la Vaige, petite rivière entre Le Mans et

Laval ; l'ordre ne lui parvint que dans la nuit du 17 au 18 janvier, quand déjà les troupes françaises, parmi lesquelles les Volontaires de l'Ouest et le corps franc vendéen, avaient franchi la Mayenne. Von Schmidt envoya une dernière reconnaissance le 18 au matin, qui accrocha nos avant-postes à Saint-Mélaine, aux portes de Laval, et c'était FINI de ce côté-là. Une chose est historiquement indéniable : la Sainte Vierge fut la première à l'annoncer aux Français.

Elle choisit pour cela un petit village en arrière du front, à 50 km au nord de Laval, Pontmain, dont le saint et dévoué curé, légitimiste de surcroît, l'abbé Guérin, avait fait de sa paroisse une vitrine de la Chrétienté et avait insufflé dans le cœur de ses fidèles une tendre et parfaite dévotion envers la Sainte Vierge. Elle était Souveraine à Pontmain, comme elle voulait le redevenir en France.

Nous ne ferons pas ici le récit de l'apparition du 17 janvier, qui se déroula tout au long de cette soirée d'hiver, merveilleuse et pure, annonciatrice de paix, notre frère Gérard l'a fait au cours d'un pèlerinage en l'an 2000, avec de savoureux commentaires (visible sur le site vod, N 9). Contentons-nous de voir comment l'apparition, non seulement récapitule les six mois de guerre que nous venons de survoler, mais encore aujourd'hui ranime en nous une inconfusable espérance, celle qui attend l'intervention de la Sainte Vierge et qui la demande.

« DIVINE SURPRISE ! »

À Pontmain, l'Immaculée a d'abord montré qu'elle était présente jusque dans notre détresse (Ps 90,15), et chacun de ses gestes, de ses attitudes, fut une révélation des richesses de son Cœur. Ce n'était pas là non plus une "image", mais Elle-même, en personne. Comme une bonne maîtresse d'école, Elle traça son message sur le tableau du ciel, lettre après lettre, et quand apparurent ces mots : « DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS », tout le monde comprit : *« C'est fini ! c'est fini ! la guerre va cesser, nous aurons la paix. »*

– Oui, dit Eugène Barbedette, *mais priez.* »

À force de mauvaises nouvelles, beaucoup s'étaient découragés : « On a beau prier, Dieu ne nous écoute pas », disait-on à Pontmain même. Eh bien, si ! Il écoute, et Notre-Dame aussi ; à chaque prière récitée ou chantée ce soir-là, quelque chose se fait (*v'là d'què qui s'fait*, comme cela se dit en patois). La Belle Dame apportait avec elle la paix, mais d'abord la paix avec le Ciel. Si le point « gros comme un soleil », qui termine la première ligne, renvoie au globe d'or que l'Immaculée tenait entre ses mains à la Rue du Bac, alors la promesse s'adresse « au monde, à la France et à chaque âme en particulier ».

La céleste Visiteuse ne parla pas des Prussiens, pourtant tout proches, – après tout, « ils font leur métier », disait sainte Bernadette –, mais au cantique : « *Mère de l'Espérance, dont le nom est si doux, protégez notre France, priez, priez pour nous* », elle sourit de son plus beau sourire et en accompagna le rythme de ses doigts. C'est qu'elle y tient à son titre de "Reine de France", et cela lui donne du souci !

Il est peu courant d'avoir une apparition où la Vierge est déjà couronnée, ordinairement c'est sa statue qui l'est ensuite. Sa robe royale bleue semée d'étoiles d'or rappelle celle qu'elle portait quand elle apparut au frère Fiacre de Notre-Dame des Victoires pour l'entretenir du Royaume des Lys. Une mandorle bleue se dessina autour d'elle, comme un hommage discret rendu à l'abbé Guérin pour son zèle à l'honorer dans son église. Enfin une petite croix rouge apparut sur son Cœur, croix des Zouaves pontificaux à l'âme de croisés, croix de Verthamon, comme si l'Immaculée relevait elle-même la bannière du Sacré-Cœur !

Sans oublier les mystérieuses croix blanches, "piquées" sur ses épaules, annonçant la victoire finale mais après quelle épreuve ? Peut-être était-ce un rappel des croix blanches vues au-dessus de Laval lors du martyre des quatorze prêtres guillotins, le 21 janvier 1794. On voit aussi une croix blanche sur le blason de Mgr Wicart dont la devise était : "*Absit gloriari nisi in cruce Domini*". En ce soir du 17 janvier, l'Église chantait les premières vêpres de la Chaire de saint Pierre à Rome. Ainsi donc, à Pontmain, l'histoire de l'Église se mêle intimement à celle de la France ! Mais quand notre Reine voilée de noir en signe du deuil, saisit de ses deux mains, avec une tristesse indicible, le grand crucifix sanglant surmonté du nom de son Fils Jésus-Christ, c'est comme si Elle disait à son peuple : « *Voici votre Roi...* »

Quand madame Martin apprend la nouvelle quelques

jours après par le journal légitimiste *L'Espérance du peuple*, elle s'écrie : « *La Sainte Vierge est apparue à Pontmain, nous sommes sauvés !* » Oui, plus que la cessation des hostilités, plus qu'une simple délivrance de l'occupant redouté, elle comprend que le Ciel s'est enfin ouvert, l'alliance est renouée, l'âme de la France va pouvoir se ressaisir, et elle le fit dans les années qui suivirent. Divine surprise !

On a noté d'autres correspondances. Par exemple, ce soir-là, se déroulait à Paris, dans le sanctuaire de

Notre-Dame des Victoires, une cérémonie au cours de laquelle le vicaire, l'abbé Amodru, annonça : « *Aujourd'hui, entre huit heures et neuf heures du soir, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre-Dame des Victoires et a été sauvé par Elle.* » À Saint-Brieuc, au même instant, un vœu était également formulé au sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance ; ou encore à Reuilly, on surprit sainte Catherine Labouré en train de fixer le ciel en direction de l'ouest : « *Je crois qu'Elle apparaît quelque part, c'est la première fois que je vois le ciel comme cela. Elle est si bonne.* »

« EN PEU DE TEMPS »

Tout alla très vite ensuite comme promis par Notre-Dame. L'Empire allemand est proclamé le lendemain 18 janvier au château de Versailles. La cérémonie, immortalisée par le peintre Anton von

Werner, a été en réalité une piètre caricature de sacre royal, militaire et païen, précédé d'un interminable sermon du pasteur luthérien de la Cour de Berlin. Quel contraste avec l'apparition et le message de la vraie Reine de France ! Le 19 janvier marque la dernière tentative de "sortie" des troupes de Paris, par Buzenval, qui se solde par un échec sanglant. En réaction, les révolutionnaires de Paris montent une journée d'émeute, le 22 janvier. Les républicains modérés prennent peur et se disent qu'il faut en finir ; Gambetta est écarté, lui qui en appelle au « souffle de la Révolution » pour sauver la France ! Le 23 janvier, Favre rencontre



Premier vitrail de l'apparition de Notre-Dame de Pontmain, entourée des six voyants en médaillon, œuvre du maître verrier-peintre Rathouis (1873). On voit en bas le blason de Mgr Wicart, évêque de Laval : une croix blanche surmontée de trois étoiles.

Bismarck à Versailles, et le 26 janvier à minuit, c'est le cessez-le-feu ; 28 janvier enfin, armistice général, c'est-à-dire suspension des hostilités sur toute la ligne du front, onze jours après l'apparition.

Comme le remarquera Mgr Wicart, dans son mandement du 2 février 1872 : « *Il n'est personne qui, en les rapprochant de l'événement de Pontmain, n'ait été frappé par l'exacte concordance des paroles que nous venons de rapporter avec les circonstances décisives qui ont immédiatement suivi l'événement.* »

« C'est dans un minuscule hameau perdu dans le bocage qu'un message va éclairer une nation tout entière et va s'étendre bien au-delà de ses frontières. C'est en hiver, par un temps glacial, que des paroissiens vont se réunir pour prier dans la neige. La souffrance et la peur les isolaient et les voici, ensemble, aux pieds de Notre-Dame. C'est au cœur du découragement que Marie vient les retrouver et elle leur demande de prier. L'espérance peut renaître. » (Fr. Louis-Marie Ariño-Durand, *PONTMAIN, COULEURS D'ESPÉRANCE*, 2020, p. 139)

« MAIS... PRIEZ MES ENFANTS »

MAIS... Ce mot resta seul sur la banderole blanche pendant presque dix minutes. Cela fait réfléchir. « L'année 1871 est la date de naissance de la grande tragédie contemporaine », écrit Constantin de Grunwald (*BISMARCK*, 1949, p. 282). Trois menaces graves subsistent, comme des gros nuages noirs au-dessus de notre France : 1. La création d'un Empire allemand fort et unifié au centre de l'Europe, deux guerres mondiales en sortiront... 2. Le soulèvement de la Commune parisienne, conditionnée par quatre mois de discours insensés, annonce la révolution russe de 1917, et les "erreurs" dont la Russie se fera la porte-parole dans le monde entier... 3. La persistance d'une République impie et absurde, dont nous ne sommes pas encore délivrés. Thiers, parfait représentant du « noyau dur de la Révolution », profita de l'armistice pour revenir au pouvoir, écraser l'insurrection, diviser les royalistes et empêcher la restauration monarchique à laquelle aspirait le pays réel, à commencer par l'abbé Michel Guérin qui écrivait en ce sens au comte de Chambord, le 20 septembre 1871 (voir ci-contre).

Alors ? « *Dieu a fait les nations guérissables*, disait Mgr Freppel dans son mandement du 10 février 1871, *mais c'est à la condition qu'elles reconnaissent le mal dont elles souffrent, et qu'elles ne rejettent pas les moyens nécessaires pour les guérir...* [Ce qu'il faut, c'est] *rompre à jamais avec les détestables doctrines qui ont failli à différentes reprises amener la France à deux doigts de sa ruine et se rattacher résolument aux principes et aux traditions chrétiennes qui ont fait sa grandeur dans le passé... Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum !* » (cité par frère Pascal, t. II, p. 29-33)

À SA MAJESTÉ HENRI V

Sire, croyant faire plaisir à Votre Majesté, j'ai l'honneur de vous envoyer et pour Madame votre épouse, deux relations de l'événement de Pontmain arrivé le 17 janvier 1871 et des photographies à ce relatives. Combien nous serons heureux, Sire, de vous avoir un jour pour Roi choisi par la divine Providence pour rétablir la paix, la confiance et faire fleurir la religion dans cette belle France. Nous attendons ce moment avec le désir le plus ardent. Nous supplions Dieu par l'entremise de Marie, Notre-Dame de Pontmain, qu'il daigne exaucer nos prières.

Que l'Archange saint Michel, le prince des armées célestes, vous protège ! Oui, Sire, vous reviendrez dans cette France si aimée de vous, qui vous est si chère, et nous célébrerons ce retour si cher à notre cœur avec une joie indescriptible. Soyez béni, Sire, et notre reine désirée ! Nous avons l'espérance de voir bientôt Vos Majestés venir à Pontmain honorer la Reine du Ciel, notre bonne Mère, le Secours des chrétiens, Celle qui nous a consolés par cet écrit céleste : Mon Fils se laisse toucher.

Daignez, Sire, agréer le très profond respect de votre très humble, très sincère et, un jour, très fidèle sujet, et faire agréer à notre reine future l'attachement et le plus profond respect de celui qui est tout dévoué pour votre sainte cause.

M. Guérin, curé de Pontmain.

Le premier pas vers cette conversion, c'est la prière : « PRIEZ MES ENFANTS ». L'appel ou plutôt l'ordre de notre Reine au Cœur Immaculé y aide puissamment, autant que le secret qu'Elle dévoile sur les dispositions du Cœur de son Fils, – car le lien de Pontmain avec le Sacré-Cœur est évident, c'est en ces jours-là que le "Vœu national" a pris corps : – « MON FILS SE LAISSE TOUCHER ». Pas de point final, mais un gros trait d'or pour souligner l'importance de ces cinq mots, établissant ce que notre Père appellerait une alliance ou un "marché d'amour". Par qui le Cœur de Jésus se laisse-t-il toucher ? Par le Cœur de sa Mère évidemment, par sa compassion et son intercession, mais Elle a besoin pour cela de nos prières et de nos sacrifices. Le message de Pontmain annonce le Secret de Fatima.

À la fin, un voile blanc monta lentement depuis le bas jusqu'en haut de l'apparition, comme pour cacher mais non pas effacer des cœurs des Français la belle vision de paix qui leur avait rendu l'espérance ; il s'arrêta un instant à la hauteur du visage, qui souriait toujours ; la couronne, restée seule, disparut la dernière. « *C'est fini* », dirent les enfants, mais notre Reine, Elle, n'a pas fini d'être présente et de venir à notre secours, toutes les fois que nous lui demanderons, et à la fin, son Cœur Immaculé triomphera.

Frère Thomas de Notre-Dame du perpétuel secours



« J'AI LUTTÉ SEUL ! »

C'ÉTAIT le cri douloureux de notre Père, frappant à gauche l'hérésie triomphante, trahi sur sa droite par la désertion des schismatiques.

Nos études récentes nous rappellent que solitude et trahison sont le lot commun

des serviteurs du Ciel.

« *J'ai lutté seule !* », aurait pu gémir Jeanne d'Arc, blessée sous les murs de Paris et trahie par Charles VII.

« *Nous avons lutté seuls !* » ont bien dû constater Sonis, Charette et les zouaves rescapés de Loigny.

« *J'ai lutté seul !* » déplorait Mgr Freppel, affrontant la République anticléricale, mais sans cesse désavoué par la droite la plus bête du monde, monarchistes enivrés de parlementarisme et libéraux-catholiques dociles à Léon XIII.

« *Entouré de mes frères et de mes sœurs en religion et de nos amis, de la Légion romaine [de la Phalange], nous luttons encore seuls.* » (CRC n° 82, juillet 1974) Mais nous avons de qui tenir !

JEAN-PAUL I^{er} : ILS L'ONT ASSASSINÉ !

Jean-Paul I^{er}, une fois élu, se trouvait bien seul pour réformer un Vatican rongé par l'argent. C'est d'avoir vigoureusement entrepris ce nettoyage difficile, dangereux, qu'il est mort. Vous avez lu avec un intérêt passionné l'enquête de frère François recherchant son assassin entre les lignes du livre de Stefania Falasca.

Un ami dont l'aide a été déterminante dans ce travail en a tiré les conclusions qui s'imposent :

Cher frère François,

Jusqu'à présent, je ne connaissais des circonstances du décès du "Pape du sourire" que ce que David Yallop en avait dit, et surtout ce que notre Père en avait déduit et compris dans "*Meurtre au Vatican*" et "*La justice passera*" (CRC n°s 202 et 203, juillet et août 1984).

Dans ces deux formidables numéros, il montrait surtout le rôle du cardinal Villot, ce « *cardinal truand* » qui s'était efforcé d'empêcher toute autopsie. C'était donc après le meurtre.

Mais trente-sept ans après, avec vos quinze pages, vous apportez un complément décisif, car vous y révélez le rôle inattendu du Père John Magee, le secrétaire de Jean-Paul I^{er} :

1. Avant le meurtre, avec les deux paragraphes stupéfiants, page 13, colonne de droite :

« *Ainsi, quelques heures avant le trépas de Jean-*

Paul I^{er}, au bout d'un mois de règne seulement, son secrétaire se renseignait sur la durée des pontificats au cours de l'histoire de l'Église.

« *Un de nos frères, qui lit par-dessus mon épaule, me souffle : "C'est stupéfiant. Pour lui, Jean-Paul I^{er} était déjà mort. Il cherchait s'il y avait déjà eu un pontificat aussi bref."* »

2. Après le meurtre, au moment de la découverte du cadavre, vous mettez bien en évidence le mensonge originel du Père Magee qui a permis, jusqu'à ce jour, à la pensée unique vaticane d'affirmer : « *Jean-Paul I^{er} était cardiaque. Il est mort de façon naturelle. Toute autre hypothèse est farfelue.* »

Et, pour ce faire, vous ne vous appuyez pas sur un quelconque « *roman noir* » de type « *complotiste* », mais sur les écrits... officiels de Stefania Falasca, vice-postulatrice de sa cause. C'est très bien joué. Bravo !

JOHN MAGEE, AUJOURD'HUI.

Cet ecclésiastique étant le personnage clé de votre démonstration, j'ai essayé d'en savoir plus sur lui. Je retiens surtout que, de 1970 à 1982, il a été le secrétaire de trois papes consécutifs, Paul VI, Jean-Paul I^{er} et Jean-Paul II, ce dernier l'ayant gardé auprès de lui, comme preuve de la "mort naturelle" de son prédécesseur. Ce qui me laisse à penser que, comme Villot, Wojtyła a eu connaissance de la vérité et a décidé, en tout état de cause, d'apporter sa caution à la version officielle. Bel exemple de mensonge, de cynisme et de contre-feu efficace.

Le 17 février 1987, John Magee a été nommé évêque du diocèse de Cloyne, en Irlande, puis consacré évêque par Jean-Paul II, en la basilique Saint-Pierre, le 17 mars 1987, jour de la saint Patrick. Accusé d'avoir couvert deux prêtres de son diocèse, impliqués dans des affaires de pédophilie, il a démissionné, le 24 mars 2010.

Votre article, bourré de faits, de citations et de références, comme d'habitude – Chapeau ! – a également un autre mérite : il met en lumière tout ce que Falasca a volontairement occulté, car n'allant pas dans le sens de sa thèse. On perçoit là qu'il s'agit d'une œuvre de commande.

Ayant découvert, au cours de mes soixante-dix jours d'enquête, que la FONDATION VATICANE JEAN-PAUL I^{er} était domiciliée... à la Secrétairerie d'État, je n'ai plus aucun doute. C'est le cardinal Parolin qui est à la manœuvre : Jean-Paul I^{er} doit être couvert de fleurs pour faire oublier deux choses :

1. Il a été assassiné, sous l'instigation des membres de la Loge P2, avec la complicité d'un de ses proches, un Judas vaticanesque. Affreux !

2. Il voulait faire ce que Notre-Dame a demandé à Fatima et à Tuy. Et il était le premier Pape dans de telles dispositions.

Je vous prie de croire, cher Frère, à l'expression de mes sentiments dévoués en Jésus et en Marie.

J.-P. G.

LES PERRET, DISCIPLES DE PÈRE EN FILS.

S'il lutta seul contre l'apostasie, notre Père eut quand même la consolation de grouper autour de lui une petite phalange de disciples et d'amis qu'il garda dans la fidélité à l'Église.

Précisément, le 19 janvier marquait le trentième anniversaire du rappel à Dieu d'un disciple de prédilection de notre Père : Jean-Loup Perret. Le 9 janvier, frère François consacra donc la réunion de la Permanence parisienne à « *Jacques Perret, l'écrivain et l'ami ; Jean-Loup, le disciple et le phalangiste* ».

Si l'étude des 150 POINTS, lors du dernier camp de la Phalange, nous a présenté le contenu doctrinal auquel adhère le phalangiste, l'exemple de cette famille est un modèle de l'engagement phalangiste. Notre Père définissait cette attitude par un mot dont il nous a donné à goûter toute la richesse : *disciple*.

Jacques Perret, écrivain de talent, trouva en l'abbé de Nantes le roc auquel amarrer sa foi à l'heure du lâcher tout conciliaire. Son adhésion intellectuelle aux vérités doctrinales si bien exposées et défendues par notre Père se doubla bientôt d'une profonde amitié que rien ne démentit.

Dès 1963, il s'empessa de placer son fils Jean-Loup, alors en prison gaulliste, sous la direction spirituelle de ce maître incomparable. Dès lors, Jean-Loup s'engagea corps et âme dans le combat de Contre-Réforme, avec un enthousiasme religieux et une abnégation admirable, jusqu'à sa maladie et sa mort prématurée, en 1991.

Le rappel des traits marquants de la vie du père et du fils donna l'occasion à frère François de définir ce qu'est un disciple, en citant les prédications de notre Père : soumission, obéissance, renoncement à l'esprit propre, dévouement... Autant de vertus démodées, que le monde moderne a en horreur : le programme peut sembler rude ! Mais frère François avait commencé par rapporter une parole de frère Bruno, livrant le secret du disciple : « *Ce n'est pas difficile d'être disciple : Il suffit d'être fils !* »

Jean-Loup Perret était parfaitement, joyusement, paisiblement, pieusement, intelligemment fils de l'abbé de Nantes. Et son exemple est attirant !

VIRÉE BRETONNE :

GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE ET JUBILÉ DE PONTMAIN.

Il n'y en a pas que pour les Parisiens : la semaine suivante, ce fut au tour de nos cercles de Bretagne

d'être revigorés par la visite de frère Thomas. Après des mois de télé-CRC et de réunions virtuelles, quelle aubaine d'accueillir la maison Saint-Joseph en chair et en os !

Les 13 et 14 janvier, notre frère avait participé, à titre d'invité extraordinaire, au colloque organisé dans le cadre très laïque de l'hôtel du département de Laval, sur la guerre de 1870-1871 et... le cent-cinquantième de l'apparition de Notre-Dame de Pontmain ! Avec une question cruciale : qui a arrêté l'avance des Prussiens en janvier 1871 ? Providentiellement, c'est un ami phalangiste qui parvint à exposer, en guise de conclusion aux nombreuses interventions des experts, le concours de circonstances providentielles qui a entouré l'apparition du 17 janvier, imposant cette vérité : la Sainte Vierge fut la grande stratège de la guerre franco-prussienne.

Ce fut ce sujet que frère Thomas développa dans les cercles de Brest et de Josselin, avant d'enregistrer sa conférence à la maison Saint-Joseph (voir *supra*, p. 15-32).

À la suite de notre Père, il nous donne la nausée des faux grands hommes dont les noms jalonnent l'histoire officielle. Bazaine et Gambetta, Favre et Mac-Mahon... cohorte d'incapables et d'ambitieux qui permirent à Bismarck de conquérir notre sol et à l'ignoble Thiers de conquérir le pouvoir.

La succession de nos défaites serait désespérante si notre frère ne nous dévoilait pas dans ces événements dramatiques la main maternelle de la Vierge Marie. De Froeschwiller à Loigny et jusqu'à Pontmain, c'est elle, « Régente au saint Royaume de France », qui ranime le courage des soldats et l'espérance des fidèles, pour faire jaillir du désastre la régénération de son peuple.

À Brest comme à Josselin, nos amis suivirent avec ferveur cette page d'histoire méconnue. Ici et là, le chapelet fut si pieux, le goûter si convivial, familial plutôt, que notre frère s'en retourna assuré de l'excellente santé de la CRC bretonne, en dépit de tous les covids et autres virus conciliaires.

LE PLUS GRAND GÉNÉRAL DE NOTRE HISTOIRE ?

JEANNE LA PUCELLE !

Plus encore qu'en 1871, l'intervention divine dans notre histoire politique et militaire est manifeste dans la geste de Jeanne d'Arc. Passons encore une semaine : le 23 janvier, les Parisiens rallièrent la vaste basilique Sainte-Jeanne-d'Arc, dans le XVIII^e arrondissement, pour y écouter l'exposé d'un phalangiste spécialiste de l'art militaire, qui appliqua sa science à l'étude des campagnes de la Pucelle.

« *Cette question est d'une importance primordiale, car sans ses aptitudes militaires exceptionnelles, Jeanne n'aurait jamais pu remplir sa mission divine.*

« *Le génie guerrier de Jeanne nous apparaît*

comme un signe de contradiction : comment est-il possible qu'une jeune bergère de dix-sept ans, ne connaissant rien du métier des armes, ne sachant ni lire, ni écrire, puisse agir comme l'un de nos plus grands chefs de guerre, maîtriser avec brio les trois niveaux de la guerre – tactique, opératif et stratégique –, s'imposer face à des adversaires redoutables n'ayant pas subi de défaite depuis un siècle et sceller par son action le sort de la guerre de Cent Ans en moins de trois mois ? »

À Orléans, à Jargeau, à Patay, le sens tactique de Jeanne étonne, sa maîtrise opérative force l'admiration et, par-dessus tout, son génie stratégique est incomparable. L'exposé est rigoureux, la conclusion implacable. Et c'est enthousiasmant !

« Notre conviction est la suivante : le génie militaire dont fait preuve sainte Jeanne d'Arc dans ses campagnes ne possède aucune explication humaine rationnelle. Il nous faut donc croire à son aspect miraculeux et surnaturel, véritable don de Dieu, en vue de l'accomplissement de sa mission : l'instauration de la religion royale. »

Le lieu de réunion n'était pas anodin, puisque la basilique Sainte-Jeanne-d'Arc jouxte l'église Saint-Denys de la Chapelle où la Pucelle se retira souvent pour prier durant le siège de Paris, en août et septembre 1429. Frère François prit le relais de notre ami pour raconter cette suite tragique aux campagnes glorieuses de la Loire et de Reims : trahie par son roi, blessée par l'ennemi, Jeanne est bien pitoyable ! Versant ses larmes et son sang, elle poursuit la rédemption du royaume.

JOURNÉE CHAMPENOISE

Le premier dimanche de février rassemble traditionnellement à la maison Saint-Joseph les amis champenois. Nous ne pouvons plus y accueillir des foules, mais ce n'est pas une raison pour frère Bruno de cesser de prêcher ! Et notre système de session en ligne permet de répandre malgré tout ses enseignements. Le premier samedi du mois fut donc tout occupé par la méditation des mystères de l'Immaculée et de son très chaste époux, grâce à la diffusion des conférences de la retraite *SAINTE MARIE NOUVELLE* et aux sermons de frère Bruno qui nous offrent un salutaire contrepoint à la lettre apostolique du Pape.

MGR FREPPEL, 1887-1891 : « J'AI LUTTÉ SEUL ».

Le dimanche matin, frère Bruno avait profité du passage de frère Pascal en France pour lui demander de nous présenter le quatrième tome de sa biographie de Mgr Freppel, qui retrace les derniers combats du vaillant évêque-député. Les derniers et les plus tragiques, puisque Mgr Freppel a désormais percé le secret de la personnalité trouble du pape Léon XIII :

un libéral de doctrine et d'action, résolu à faire triompher ses idées, à n'importe quel prix.

À travers l'affaire Boulanger, - le Pen, cent ans à l'avance ! –, le centenaire de la révolution de 1789, la défense de nos colonies et de nos missionnaires, la question sociale et bien d'autres débats toujours actuels, le parallèle entre l'évêque d'Angers et notre Père l'abbé de Nantes s'impose. Le même amour de la vérité les unit, la même abnégation dans son service, le même refus de tout compromis avec la révolution, de quelque respectabilité qu'elle s'affuble, y compris pontificale... Le sommet de la vie de Mgr Freppel, à quelques mois de sa mort, fut en effet son dramatique voyage à Rome de février 1891, pour y faire remontrance au Pape de sa funeste politique de ralliement à la République, c'est-à-dire à « la forme politique et sociale de l'athéisme ».

ACTUALITÉS : L'HOMME INGOUVERNABLE.

Frère Bruno ouvrit ses actualités en citant la plainte d'Emmanuel Macron, le 21 janvier dernier : « Nous sommes devenus une nation de soixante-six millions de procureurs. » Bien plus : en pleine crise sanitaire, la France compte aussi soixante-six millions de médecins, encadrés par soixante-six millions de ministres de la santé, l'ensemble dirigé par soixante-six millions de présidents de la République ! Comment gouverner un tel pays ? C'est la démocratie, dont cette conférence dressa un implacable et salutaire réquisitoire en analysant ses ravages à travers le monde.

À la maison Sainte-Thérèse, frère Étienne surveillait ses serveurs informatiques comme lait sur le feu : vous étiez en effet très nombreux à suivre en direct les analyses de frère Bruno !

En AFRIQUE, d'abord, au bout de neuf ans de guerre, notre intervention au Sahel manifeste l'incapacité de la France à obtenir une victoire stratégique, faute d'une exploitation politique des indéniables succès tactiques de nos soldats. Du coup, "Dame Opinion" se lasse... Quand la France renoncera-t-elle enfin au "dogme" de l'égalité des peuples, pour exercer sa responsabilité paternelle vis-à-vis de ses anciennes colonies ?

En 1950, notre Père affirmait déjà avec une sagesse souveraine : « Que les jeunes Français connaissent la détresse profonde des peuples qui n'ont pas mille ans de tradition chrétienne et qui en attendent le bienfait de nous seuls. Ils apprendront que la civilisation n'a jamais connu l'égalité démocratique, mais la tradition paternelle : nos vieux peuples ont une paternité à exercer vis-à-vis des peuples neufs, et ce devoir est sacré, venu de Dieu qui fonde et développe son Église par des peuples choisis. »

Aux ÉTATS-UNIS, l'investissement du Capitole le 6 janvier dernier révèle une immense fracture entre pays réel et pays légal. En une vingtaine de minutes,

frère Bruno mit en lumière les tenants et aboutissants de cette crise existentielle de la nation américaine.

Son origine est à rechercher dans la démesure qui l'a saisie à la chute de l'Urss. Première démocratie, première puissance militaire dominant un monde unipolaire, son messianisme protestant s'est enfiévré, la persuadant de sa vocation providentielle à répandre la démocratie dans le monde. D'où des guerres inexpiables au Proche et au Moyen-Orient et dans les Balkans. Sans aucun profit pour le peuple américain.

Première économie de la planète, les États-Unis se sont lancés sans prudence dans le mouvement de la mondialisation. Mais tous les Américains n'en ont pas profité ! Ainsi, en 2008, après la crise des *subprimes*, si l'administration Obama sauva Wall Street de l'effondrement, elle abandonna les citoyens modestes à leurs faillites immobilières. D'où la colère populaire qu'a su si bien exploiter Donald Trump il y a quatre ans pour conquérir le pouvoir ; d'où la "balkanisation" de la société américaine en une multiplicité de sous-cultures ennemies, animées par des idéologies révolutionnaires de plus en plus barbares et fanatiques. Un analyste lâche le mot : c'est du "néomarxisme".

Le remède ? Mais il n'y en a pas, tant que la nation américaine demeure fondée sur le funeste principe d'égalité qui a présidé à sa création en 1783 ! Quels que soient les efforts de la nouvelle administration Biden, confrontée à de redoutables défis – covid, Iran, Corée du Nord et surtout Chine –, la religion démocratique enfoncera les États-Unis dans la décadence.

Il en va de même pour l'EUROPE, d'ailleurs, dont la crise sanitaire fait briller la faillite ! Fiasco de la campagne de vaccination, attermolements autour du fameux emprunt de relance de 750 milliards d'euros... L'union ne fait pas la force, mais lourdeur et lenteur.

Et notre FRANCE, dans tout cela ? Si l'épidémie a dissipé le mirage du libre-échange, contraignant Emmanuel Macron à reprendre le contrôle des frontières au nom de sa souveraineté et du bien des Français, en revanche, son pari de financer « *quoi qu'il en coûte* » une économie à l'arrêt, dans l'attente d'une chimérique reprise de l'activité au second semestre 2021, nous conduit à un désastre national comparable à celui de 1940... sans que ne se profile de "divine surprise".

Nos démocraties libérales en ont contre la RUSSIE. La grotesque affaire Navalny est le dernier épisode de cette haine inexpiable :

« Alexeï Navalny n'a jamais eu de vraie notoriété dans son pays, rappelle frère Bruno. C'est un "zéro",

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50 €. – CD : achat 5 €.

Ajouter le prix du port.

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

JANVIER 2021

- ACT. LA GRANDE ILLUSION. 1 DVD – 1 CD.
- S 167. JE VOUS AIME, Ô MARIE !
VISITE À LA CRÈCHE 2020. 1 DVD – 1 CD.
- PI 3.13. MGR CHARLEBOIS.
1. UN MISSIONNAIRE EXEMPLAIRE. 1 DVD – 1 CD.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2020.

DÉCEMBRE 2020

- PC 83. LES 150 POINTS
DE LA PHALANGE DE L'IMMACULÉE.
- 4. LE COMBAT DE LA VIERGE ET DU DÉMON.
- 5. SAINT MAXIMILIEN-MARIE KOLBE,
MARTYR DE L'IMMACULÉE. 2 DVD – 2 CD.

mais qui reçoit quand même beaucoup de fonds au travers de sa Fondation anticorruption (FBK), ce qui lui a d'ailleurs valu des enquêtes pour blanchiment d'argent et détournement de fonds. C'est dans ce contexte de médiocrité politique, sans perspective d'avenir, qu'a commencé en août 2020 cette rocambolesque affaire surmédiatisée qui l'a conduit, à bord d'un avion médicalisé, dans un hôpital de Berlin puis, à son retour au pays natal, dans une prison russe, à l'issue d'une "miraculeuse" guérison d'un empoisonnement au novitchok. »

Au-delà de la guerre énergétique que se livrent Russes et Américains pour conquérir le marché européen, quel crime impardonnable les démocraties reprochent-elles donc à la Russie ? Hubert Védrine l'a révélé inopinément : « *le fait que la Russie soit restée russe* ». Les Russes sont nationalistes avant d'être démocrates ! C'est là leur crime...

Or l'échec de la démocratie mondialiste prouve que c'est le nationalisme artisan de paix qui est aujourd'hui à l'ordre du jour. Il ne manque plus au nationalisme russe qu'à devenir catholique : ce sera le fruit de la consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie, que nous obtiendrons par la prière.

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.